

Gérard Vallet

# La pauvreté de la fin du Moyen Âge à la Révolution

image, structure et conjoncture

Communication

*15<sup>e</sup> Printemps de l'histoire*

Cahiers de Village de Forez

2015

**Couverture** : *Une distribution de l'Aumône générale de Lyon* (détail), gravure extraite de Sébastien Gryphe, *La Police de l'Aumosne de Lyon*, 1539 ; BN.

# La pauvreté de la fin du Moyen Âge à la Révolution

## image, structure et conjoncture

*Les problèmes de la pauvreté et de la misère traversent les siècles dans les sociétés occidentales et sont encore bien actuels : or les causes – structurelles et conjoncturelles – et les aspects de cette pauvreté ont changé, comme a évolué l'image que les sociétés se sont faite, suivant les époques, de cette pauvreté elle-même. C'est à cette recherche que nous allons à travers les textes de l'époque : livres de raison tenus dans les familles, récits de curés de paroisse et autres – qui nous donnent de précieuses indications, les documents se rapportant au Forez et aux provinces voisines (Velay, Lyonnais) ont été évidemment privilégiés. Nous avons aussi utilisé les recherches faites par les chercheurs qui, depuis un bon demi-siècle, se sont intéressés au peuple des villes et des campagnes et à ses « misères » (le mot est de l'historien Marcel Lachiver) : à travers l'histoire des pestes et des famines, qui sont les révélateurs de cette pauvreté, apparaît ainsi l'évolution de la société vis-à-vis des pauvres – entre le pauvre « image du Christ » du Moyen Âge et le pauvre dangereux et « enfermé » de Louis XIV et les aspects de la mise en œuvre de la charité face à cette misère récurrente.*



(Dessin du docteur Frédéric Noël, archives de la Diana)

## I – La société face à la pauvreté : du pauvre image du Christ au pauvre dangereux

### 1 – Le pauvre et la société au Moyen Âge

La société du Moyen Âge est de fondement chrétien : à la chute de l'Empire romain, les élites ecclésiastiques, seules rescapées du naufrage, ont imposé et développé une idéologie sociale fondée sur les valeurs chrétiennes ; si l'on peut suivre Jean Delumeau quand il parle de « la légende du Moyen Âge chrétien », il est sûr que les évêques, seuls administrateurs survivant à la chute de Rome et les autres clercs ont, très progressivement acculturé le peuple à une idéologie sociale fondée sur les valeurs du christianisme. Particulièrement la vision du pauvre y est bien différente à la fois de ce qu'elle était dans les sociétés d'avant la chrétienté et de ce qu'elle deviendra dans les sociétés industrielles à partir du XIX<sup>e</sup> siècle. Nous verrons que les changements s'amorceront dès la fin du Moyen Âge (XIV<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècle) et durant l'ensemble de la période

dite des Temps modernes (XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle), alors justement que naît et se développe le capitalisme. C'est alors que « l'image et [...] l'idée que l'ensemble de la société a de ses franges les plus humbles <sup>1</sup> » change et va évoluer lentement pendant plus de trois siècles.

En ce qui concerne notre propos, le point de départ se situe au Moyen Âge. Une période qui nous a laissé « une masse importante de « proverbes » et de maximes (toujours) en usage à la fin du Moyen Âge et à la Renaissance <sup>2</sup> » : ceux qui ont trait à la richesse et à la pauvreté ont été recueillis par l'historien Daniel Rivière. Ils sont porteurs d'un enseignement et ont intégré une sagesse, sur la base des principes chrétiens. En particulier, ils mettent en avant une profonde défiance devant l'argent : « L'argent se confond d'abord avec la richesse, une notion fort ambiguë. Si le discours proverbial souligne la toute-puissance de l'argent [...], il élève néanmoins autour de la richesse une série de conseils restrictifs. La richesse, suspecte, empreinte d'impureté, doit inspirer aux hommes une extrême prudence <sup>3</sup>. » La vision de « l'argent-corrupteur <sup>4</sup> » génère « une condamnation morale de la richesse. Il n'est guère possible de jouir d'une grosse fortune sans avoir à se reprocher quelque chose. L'argent est frappé d'une impureté originelle ; l'argent est lié au péché <sup>5</sup>. » « Où richesse est, péché est », dit le proverbe <sup>6</sup>. Jésus a d'ailleurs chassé les marchands du temple. L'argent est un danger pour l'homme, qui conduit à la damnation éternelle ! D'où la valorisation du pauvre :

*En réalité, la toute-puissance de l'argent est illusoire. Bien au-dessus de l'argent, la sagesse proverbiale situe d'autres croyances infiniment plus recherchées. Ainsi la protection divine [...]. Y figurent aussi l'amitié sincère, loyale [...], mais aussi la bonne santé donnée comme le bien terrestre le plus précieux [...]. Les proverbes aiment rappeler la puissance supérieure de la mort qui ramène riches et pauvres à la même égalité dépouillée [...]*<sup>7</sup>.

« Le plus riche n'emporte qu'un linceul <sup>8</sup>. »

Tout cela est à mettre en rapport avec la vision chrétienne du pauvre au Moyen Âge : le Christ s'est voulu pauvre ; le pauvre est l'image du Christ qui a souffert sur la croix pour les hommes, pour racheter leurs péchés. D'où une valorisation générale du pauvre, proche du Sauveur et donc de Dieu, qui est sur terre pour, en souffrant, permettre aux hommes de se racheter. Proches de Jésus, ils sont des intercesseurs pour les hommes auprès de Dieu, dans le but de leur permettre et de leur ouvrir les portes de la vie éternelle. La société médiévale – comme ensuite la société moderne – est une société dont les croyances et les valeurs valorisent la vie céleste – la vie après la mort – par rapport à la vie terrestre. Dans les livres de raison ultérieurs, l'on distingue parfaitement l'importance des réseaux et des liens terrestres – familiaux, amicaux (celui du docteur Pierre Boyer, au début du XVII<sup>e</sup> siècle est un livre des cousinages et des parentèles) – mais aussi avec le ciel par l'intermédiaire et l'intercession des ancêtres et surtout des enfants, symboles de la pureté ; par exemple, en 1734, Raymond Boyer perd, le 17 mars 1734, une petite fille le 9 mars, l'aïeul fait alors ce commentaire dans la suite du livre de raison familial : « Dieu luy a fait une grande grace en lattirant a luy dans son estat dinnocence <sup>9</sup> », alors que souvent les membres de la famille considèrent que « Le Bon Dieu a faict choix du plus innocent de ma famille pour estre aupres de luy ladvocat du plus grand pecheur du monde <sup>10</sup> ». De la même manière, le pauvre (le pauvre honteux, non l'arrogant) représente, comme l'enfant – car non corrompu par l'argent – l'innocence et l'intercesseur idéal auprès de Dieu : c'est d'ailleurs pourquoi on donne souvent un pauvre comme parrain à ses enfants, et que l'on choisit des pauvres pour accompagner les morts à leur dernière demeure <sup>11</sup>. Représentants du Christ sur terre, les pauvres doivent permettre aux autres

<sup>1</sup> Jean-Pierre Gutton : *La société et les pauvres en Europe (XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles)*, page 6.

<sup>2</sup> Daniel Rivière : « Qui plus a plus convoite » : 60 proverbes pour une sagesse, page 80.

<sup>3</sup> *Ibidem*.

<sup>4</sup> *Ibidem*.

<sup>5</sup> *Ibidem*.

<sup>6</sup> Cité *ibidem*, page 82.

<sup>7</sup> *Ibidem*, page 80.

<sup>8</sup> Proverbe cité *ibidem*, page 82.

<sup>9</sup> *Le livre de raison du docteur Pierre Boyer de Saint-Bonnet-le-Château et de ses descendants*.

<sup>10</sup> *Le livre de raison du docteur Pierre Boyer de Saint-Bonnet-le-Château et de ses descendants*. Contribution d'André Boyer, fils du docteur Pierre Boyer, et père de Raymond Boyer, au livre de famille.

<sup>11</sup> Pratiques qui apparaissent dans le livre de raison des Boyer, et dans le journal du curé Hugues Aulanier.

membres de la société d'atteindre celle-là. Le pauvre permet au riche de se racheter par la pratique de la charité chrétienne.

Jean-Pierre Gutton résume ainsi cet héritage médiéval, mais montre aussi sa complexité :

*D'une manière générale, la civilisation médiévale exalte la vertu de pauvreté. La pauvreté en esprit est présentée comme un idéal ; la pauvreté d'élection <sup>12</sup> constitue un point essentiel des règles des grands ordres religieux. Quant à la pauvreté de fait, elle résulte du péché, puisque les sources de la misère [...] sont autant de punitions envoyées par Dieu pour punir les péchés humains. Mais le Christ, par sa vie terrestre, a voulu sanctifier la pauvreté. Dès lors les pauvres s'identifient au Christ, ils sont ses « membres souffrants », ses représentants sur terre <sup>13</sup>.*

Le pauvre est « *vicarius Christi* <sup>14</sup> », d'où résulte leur appellation de « pauvres de Jésus-Christ <sup>15</sup> ». Mais, il y a pauvre et pauvre, et le corpus de proverbes étudié par Daniel Rivière confirme aussi cette ambiguïté qui existe dans la perception de la pauvreté par la société médiévale puis « renaissante » : « Les proverbes manifestent plus de compréhension à l'égard de la pauvreté. La pitié ici, la sérénité viennent infléchir la tonalité du discours. Cependant, la pauvreté n'est pas d'une seule pièce <sup>16</sup> ».

Leurs maximes mettent en évidence trois sortes de pauvres, que nous retrouverons tout au long des Temps modernes : « une pauvreté déchéance et punition, subie parfois, mais le plus souvent provoquée et acceptée par des êtres faibles <sup>17</sup> » ; cette « déchéance est conçue comme le fruit de l'inconduite du sujet. Ainsi la paresse mène à la ruine <sup>18</sup> ». Elle est condamnée fermement et sans équivoque, car elle est associée à la délinquance ; « le pauvre est un être dangereux <sup>19</sup> ». En outre, les mentalités médiévales, héritières des modèles chrétiens, jugent « scandaleuse toute remise en cause de la valeur sacrée du travail [...] <sup>20</sup> » : Dieu a travaillé six jours pour faire l'homme à son image et ne s'est reposé que le septième, une fois son labeur terminé, son œuvre achevée ; l'homme, image de Dieu sur terre, se doit d'être un travailleur, est fait pour travailler. « Le meilleur pain et salubre est le sué pour ordinaire <sup>21</sup> ». Cette pauvreté qui résulte d'un refus du travail et de l'inconduite, est une pauvreté-punition, un premier châtiment terrestre qui aboutira à un châtiment terrible et définitif, après le trépas et lors du jugement dernier.

Mais la tonalité la plus répandue de la vision médiévale de la pauvreté est tout autre : il existe « des formes de pauvreté qui inspirent aux hommes pitié et estime. Les proverbes évoquent assez bien une forme de pauvreté proche du dénuement où la fatalité s'associe à la vieillesse ou à la maladie pour créer une extrême détresse. Cette pauvreté n'est pas haïssable, mais, au contraire, digne d'attention <sup>22</sup> » : « Maladie, disette et vieillesse causent l'homme tomber en détresse », et « ce n'est pas déshonneté confesser sa calamité <sup>23</sup> » disent les proverbes et la sagesse populaire. C'est « le cercle vicieux de cette misère qui privant le paysan des outils nécessaires <sup>24</sup> », des terres suffisantes pour assurer la subsistance de son ménage, de la force physique et de la santé, fait qu'il ne peut travailler pour lui ni œuvrer pour autrui, ce qui amplifie d'autant sa misère.

Il existe également dans les proverbes, une autre vision de la pauvreté, qui n'est pas dénuement et qui ne fait pas mourir

---

<sup>12</sup> C'est-à-dire choisie, par les religieux des ordres mendiants, pour vivre comme le Christ.

<sup>13</sup> Jean-Pierre Gutton : *La société et les pauvres en Europe (XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles)*, pages 93 et 94.

<sup>14</sup> Daniel Rivière, art. cit., page 80.

<sup>15</sup> *Ibidem.*, page 80.

<sup>16</sup> *Ibidem.*, page 81.

<sup>17</sup> *Ibidem.*, page 81.

<sup>18</sup> *Ibidem.*, page 81.

<sup>19</sup> *Ibidem.*, page 81.

<sup>20</sup> *Ibidem.*, page 81.

<sup>21</sup> Proverbe cité *ibidem.*, page 82.

<sup>22</sup> *Ibidem.*, page 82.

<sup>23</sup> Proverbes cités *ibidem.*, page 82.

<sup>24</sup> *Ibidem.*, page 82.

de faim, « une moyenne pauvreté [...] assimilée [...] à une forme de repli serein. C'est la pauvreté-sagesse [...] <sup>25</sup> », éloignée des abus des riches et garantes d'une bonne santé et d'une longue vie terrestre, en même temps qu'assurance d'une vie céleste au plus près de Dieu. Cette pauvreté est aussi richesse intérieure, richesse spirituelle : « Vivre modestement enrichit mainte gent », ou « Celuy est vrayment riche, qui son cœur en Dieu fiche », ou encore « Quand tu naquies tu n'avais rien, prend donc en gré ton petit bien <sup>26</sup> ». Mais cette pauvreté-là est certes une « vertu, (mais ) une vertu le plus souvent obligée, imposée par les nécessités <sup>27</sup> », vantée par les riches, c'est aussi la pauvreté alibi du riche, la pauvreté-soumission : « Il faut donc se contenter le plus possible de son sort et tendre vers cette vie modeste mais respectueuse du bien <sup>28</sup> » : c'est la pauvreté-humilité, celle du pauvre qui mène une vie mesurée, loin des excès, une vie humble à l'imitation du Christ.

En fin de compte, au cours du Moyen Âge, et persistant partiellement dans les mentalités modernes, « la pauvreté est le plus souvent digne de respect <sup>29</sup> ».



1

- 1- Le Christ thaumaturge, détail d'un vitrail de la chapelle Sainte-Anne de l'hôtel-Dieu de Montbrison.
- 2- Notre-Dame de Délivrance, vitrail de la chapelle Sainte-Anne

**Jésus et sa mère compatissent à la misère des déshérités et sont le dernier espoir du peuple souffrant.**



2

En Forez, les comtes œuvrent durablement, avec des fortunes diverses suivant la prospérité ou les malheurs des temps, à créer et à maintenir un hôpital dans leur ville. Guillaume l'Ancien ouvre en 1090 le premier hôpital, de 15 lits, dans l'enceinte de son château ; à partir de 1030, Guy I<sup>er</sup>, puis Guy II et Guy III lui donnent les moyens de fonctionner. En 1220, Guy IV refonde l'hôpital, transféré près de la future collégiale Notre-Dame dont la construction débutera en 1223. Il s'agit certes d'un acte administratif pour « le repos des

<sup>25</sup> *Ibidem*, page 82.

<sup>26</sup> Trois proverbes cités *ibidem*, page 82.

<sup>27</sup> *Ibidem*, page 82.

<sup>28</sup> *Ibidem*, page 82.

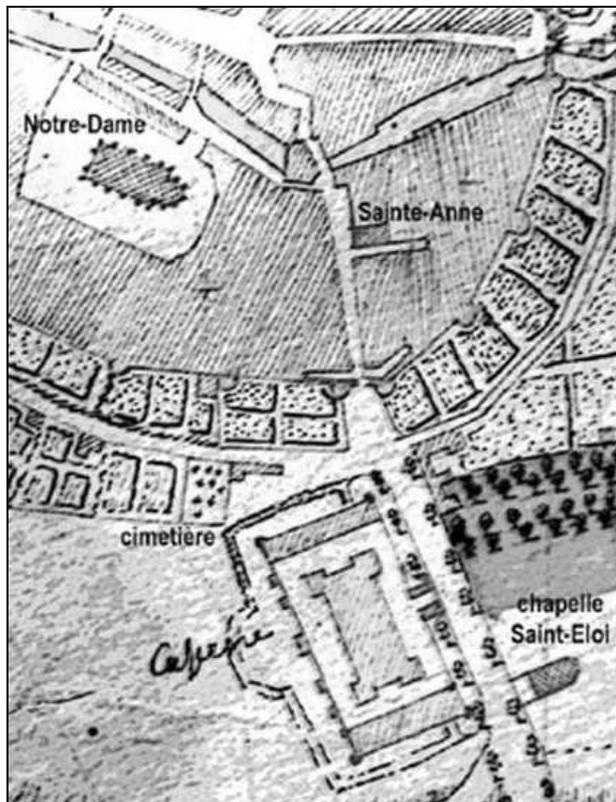
<sup>29</sup> *Ibidem*, page 82.

pauvres » et des voyageurs qui passent nombreux dans cette ville prospère sur le « Grand Chemin de Forez ». Mais les comtes successifs font surtout un acte religieux : accueillir le pauvre, c'est accueillir le Christ, et la localisation du nouvel hôpital, voulue par Guy IV, n'est pas anodine, à proximité de la future Notre-Dame-d'Espérance : les deux édifices seront complémentaires, « d'un côté louange de Dieu, de l'autre l'hospitalité au nom de Dieu (« hôtel-Dieu »). Pour les comtes de Forez (et les gens du Moyen Âge) la foi et la charité sont bien liées », écrit Joseph Barou. Mais la titulature de l'institution indique bien qu'au Moyen Âge la fonction hospitalité prime sur la fonction soin : il s'agit d'accueillir le Christ par l'intermédiaire du pauvre...<sup>30</sup>.



1

Façade de la chapelle Sainte-Anne de l'hôtel-Dieu de Montbrison



2

Plan d'Argoud (1775) : partie sud de la ville, le long du *Grand chemin de Forez*, à gauche la collégiale Notre-Dame, à droite la chapelle Sainte-Anne de l'hôtel-Dieu

**Religion et accueil charitable des pauvres se concentrent en un même endroit : tout un symbole !**

Toutes les villes, grandes ou petites, ont de telles structures d'accueil, pour les gens de passage, marchands, pèlerins, pauvres et vagabonds, travailleurs saisonniers, colporteurs... : plus que d'hôpitaux, plus que des établissements de soin, il s'agit de structures d'accueil qui répondent à la « charité, vertu théologique de l'amour du prochain [...] »<sup>31</sup>, et « dont les hôtes étaient (aussi et principalement) les malheureux »<sup>32</sup>. Ces « gîtes d'étape pour se mettre à l'abri, se restaurer et au besoin se soigner »<sup>33</sup> recevaient les dons et les legs des riches qui voulaient mettre leur conscience en paix et s'ouvrir le Ciel : « Marguerite Gonon a relevé dans le Forez les noms d'une trentaine d'hôpitaux qui ont bénéficié de donations testamentaires au Moyen Âge.

<sup>30</sup> Ce développement s'appuie sur l'article *Hôtel-Dieu Sainte-Anne* de Joseph Barou, en ligne sur son site *forezhistoire*, particulièrement utile et intéressant, concernant des domaines variés de l'histoire du Forez et du Montbrisonnais.

<sup>31</sup> Francis Goutorbe : *L'hôpital de Roanne du XVII<sup>e</sup> siècle à nos jours*, page 10.

<sup>32</sup> *Ibidem*.

<sup>33</sup> *Ibidem*.

Ces hôpitaux étaient souvent le long des routes [...] <sup>34</sup> ». Ils ne disposaient que de peu de lits, 8 à Roanne <sup>35</sup>, « rarement plus d'une dizaine [...] <sup>36</sup> ». Et, « le Forez possédait au Moyen Âge une multitude de très petits hôpitaux situés le long de routes fréquentées et destinés à héberger pauvres et pèlerins », même « dans des bourgades de taille très médiocre <sup>37</sup> ».

## 2 – Du pauvre de Dieu au pauvre dangereux

Le grand changement se profile dès la fin du Moyen Âge : c'est le temps du retour des famines et de la « Peste noire », qui vont amener une profonde transformation des mentalités, surtout des élites dirigeantes, quand elles sont en fonction, mais pas forcément dans leur for privé comme le montrent leurs écrits familiaux, envers le phénomène du paupérisme. C'est aussi, avec les « Grandes Découvertes », la montée de la pensée capitaliste, déjà amorcée lors du « Beau Moyen Âge » (XIII<sup>e</sup> siècle).

La confusion s'opère alors entre le pauvre et le marginal, l'asocial. Le pauvre tend à devenir le « mauvais pauvre », le « faux mendiant », tricheur et falsificateur, le vagabond et l'errant, pour tout dire le « sans aveu », c'est-à-dire sans attache et sans garant, dans une société d'ordre où la norme c'est la communauté (paroisse, communauté d'habitants, confrérie de métier ou de pénitence, parcelle, quartier et « pennon » urbains...) : c'est pourquoi le chemineau porte sur lui des petits papiers, signes de reconnaissance et signes identitaires, qu'il ne sait pas souvent lire, mais qui témoignent pour lui, et qui peuvent prouver sa moralité, surtout s'ils émanent de son curé <sup>38</sup>. Sauf s'il est « domicilié », listé (sur la liste des pauvres secourus de la paroisse, de la Charité ou du Bureau des pauvres dans les villes), le pauvre est assimilé au brigand, au voleur, au meurtrier même, ces « inutiles au monde », des « poids inutiles de la terre » <sup>39</sup>, voire des dangers pour la société, prémices des « classes laborieuses, classes dangereuses <sup>40</sup> » du XIX<sup>e</sup> siècle : comme l'arrivée massive de migrants qui vont s'entasser dans la ville du XIX<sup>e</sup> siècle provoque la prolifération des crimes, la ruée des pauvres vers les villes ou les fermes qu'ils squattent – surtout en période de difficultés alimentaires et de chômage – engendre la crainte des élites pour leurs biens, enviés par ces êtres déracinés.

Au XVI<sup>e</sup> siècle, « les grandes options <sup>41</sup> » sont choisies. A l'exaltation des vertus de la pauvreté se substitue, surtout chez les élites dirigeantes, à la faveur des grandes crises économiques qui se multiplient de la fin du Moyen Âge à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, une vision du pauvre comme danger social, propagateur de la peste et des maladies contagieuses, L'image du « mauvais pauvre », arrogant, parasite social, est plus prégnante que jamais.

Désormais, dans une société qui affiche plus que jamais le travail comme une valeur cardinale – alors qu'il n'y en a pas, ou pas toujours, pour tous – l'on assiste à « une critique en règle de l'oisiveté et [...] à l'exaltation des vertus du travail <sup>42</sup> ». Cette évolution des mentalités résulte certainement de l'« évolution du paupérisme et du nombre des pauvres <sup>43</sup> » en ces débuts de la Modernité. Elle trouve son aboutissement logique dans l'essai – sans grand succès, il faut bien le dire – de la mise au travail des pauvres, par des travaux d'intérêt collectif (entretien ou construction des remparts des villes, curetage de leurs fossés, nettoyage des rues...), qui s'épuisent rapidement d'eux-mêmes faute de moyens financiers et du fait de l'importance du nombre des miséreux sans travail.

---

<sup>34</sup> *Ibidem*.

<sup>35</sup> *Ibidem*.

<sup>36</sup> Jean-Pierre Gutton : *L'Hôpital de Champdieu du XVI<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle. Une institution d'assistance originale*, page 127.

<sup>37</sup> *Ibidem*.

<sup>38</sup> Arlette Farge : *Le bracelet de parchemin. L'écrit sur soi au XVIII<sup>e</sup> siècle*.

<sup>39</sup> Bronislaw Geremek : *Truands et misérables dans l'Europe moderne (1350-1600)*. 4<sup>e</sup> de couverture, et pages 9 et 10.

<sup>40</sup> Selon le titre de l'ouvrage de Louis Chevalier : *Classes laborieuses et classes dangereuses à Paris dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle*. Plon, 1958, XXVIII pages, réédition, Perrin, 2002.

<sup>41</sup> Selon l'expression de Jean-Pierre Gutton in *La société et les pauvres en Europe (XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles)*, page 93.

<sup>42</sup> *La société et les pauvres en Europe (XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles)*, page 101. Tout ce développement prend appui sur ce livre, pages 93 à 121.

<sup>43</sup> *Ibidem*, page 102

Si l'aumône reste un devoir, les autorités étatiques et surtout locales préconisent et tentent d'imposer, sans grand succès, l'interdiction absolue de la mendicité, la réclusion ou le renvoi des pauvres mendiants et vagabonds, sous l'autorité des laïcs, des bourgeois et des administrateurs urbains. Sont créés des bureaux des pauvres et des aumônes générales, à l'imitation de celle de Lyon qui a vu le jour lors de la crise de 1531.

Autre tentative, l'enregistrement des pauvres pour distinguer les pauvres honteux et domiciliés à secourir, et les pauvres arrogants, les faux pauvres, les étrangers qu'il faut expulser de la ville ! C'est un souci de contrôle de la charité par les pouvoirs publics et les autorités administratives, et d'efficacité, qui anime toute l'Europe moderne... mais avec un succès limité.

Pour Bronislaw Geremek, « la société moderne naît à l'horizon de 1350, dans les crises du XIV<sup>e</sup> siècle : la Peste noire, dans sa marche à travers l'Occident tout entier, fait apparaître des processus et des attitudes semblables qui dépassent les difficultés conjoncturelles, et qui perdurent jusqu'à l'horizon de 1600<sup>44</sup> ». Les structures mentales en sont profondément modifiées : le pauvre fait peur aux classes supérieures et moyennes, car il est un danger pour la société et les propriétés, mais aussi parce qu'il est vecteur d'épidémies – principalement la peste, le mal qui répand la terreur – et qu'il amène et répand les maladies. Ce n'est pas un hasard si, en période d'épidémie, on ferme les portes des villes et on empêche les pauvres d'y entrer<sup>45</sup>.

Il faut aussi faire le lien avec le début du « Petit Âge glaciaire » (fin Moyen Âge-milieu XIX<sup>e</sup> siècle), mis en évidence par Emmanuel Le Roy Ladurie<sup>46</sup> et la multiplication des crises de subsistance qui amplifient alors durablement chômeurs et vagabonds, avec des sommets quand elles se déclenchent. Cet « accroissement du nombre des vagabonds et des mendiants<sup>47</sup> » introduit dès la fin du Moyen Âge et pour longtemps une désorganisation sociale, pérennisée par la répétition des crises, un chômage chronique qui devient dramatique lors des crises pesteuses ou « famineuses<sup>48</sup> ». Pullulant dans le plat pays et dans les villes, ils inquiètent les autorités qui enclenchent une politique répressive ; mais « en face de ces réalités répressives, les couches populaires se sentent solidaires du vagabond pourchassé et traqué<sup>49</sup> », car elles savent parfaitement que cela peut être le lot commun du peuple, toujours susceptible d'un tel déclassement. En effet, « ces errants sont sans emploi, mais dans la plupart des cas ils ont un métier<sup>50</sup> » ; seulement, ils ne trouvent pas à l'exercer !

### 3 – XVII<sup>e</sup> siècle : le grand renfermement

C'est « le caractère obsédant de la misère dans l'Europe du XVII<sup>e</sup> siècle<sup>51</sup> » qui aboutit à la solution adoptée de l'enfermement.

Une amplification de la politique répressive envers les pauvres se fait jour au XVII<sup>e</sup> siècle : c'est ce que l'on a appelé le grand renfermement. Était-il aussi réel que cela ? Jean-Pierre Gutton titre : « Un grand renfermement<sup>52</sup> ? » Joseph Barou, qui a étudié l'hôpital du Bourgneuf à Montbrison, décrit un hôpital passoire, où il est bien difficile de confiner les pauvres récalcitrants. Nombreux sont ceux qui, n'acceptant pas la discipline sévère de ces institutions « charitables », prennent la clé des champs : tels ce Pierre Puy âgé de 16 ans à son entrée dans la maison en 1743 et qui « s'est évadé et furtivement est sorti de la prison de la maison où il était pour correction le 3 déc. 1746, rentré et à nouveau reçu le 6 avril 1747, quitte encore la

---

<sup>44</sup> Bronislaw Geremek : *op. cit.*, page 10.

<sup>45</sup> Cf. Gérard Vallet : *Crainte et prévention de la peste à Montbrison en 1664*.

<sup>46</sup> Cf. le résumé des problématiques de ce grand historien dans son dernier livre, le condensé de ses travaux sur la question, *Les paysans français d'Ancien Régime. Du XIV<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle*.

<sup>47</sup> Bronislaw Geremek : *op. cit.*, page 79.

<sup>48</sup> Je me permets d'employer ce néologisme inventé par Emmanuel Le Roy Ladurie.

<sup>49</sup> Bronislaw Geremek : *op. cit.*, page 105.

<sup>50</sup> *Ibidem*, pages 105 et 106.

<sup>51</sup> Jean-Pierre Gutton : *La société et les pauvres en Europe (XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles)*, page 124.

<sup>52</sup> Jean-Pierre Gutton : *La société...*, page 122.

maison sans congé le 7 février 1753 <sup>53</sup> » ; ou cette Marie Bernard, « native de la par. Ste-Madeleine, âgée de 29 ans, mise dans la maison <sup>54</sup>, s'est évadée la nuit furtivement au mois d'août 1749, a escaladé les murs de la ville <sup>55</sup> ». Mais les pauvres hésitent sur l'attitude à tenir – profiter de la charité prodiguée par ces établissements et vivre, au risque de perdre toute liberté ou, au gré des circonstances et des aléas de la vie, errer, mendier, au risque d'être poursuivis ou de manquer et d'en mourir – tel ce Pierre Gay, journalier de la paroisse Sainte-Anne de Montbrison, « estropié en son corps », qui entre au Bourgneuf le 5 décembre 1745 à l'âge de 35 ans, en sort sans permission le 5 novembre 1746, y rentre pour en sortir avec l'accord du bureau le 21 avril 1748, y rentre encore en 1751, et après de longues absences y figure en 1774 pour la dernière fois <sup>56</sup> : le sort des pauvres n'est enviable ni enfermés ni libres, souffrir et parfois (souvent) mourir est leur lot ! La différence est grande de la volonté à la réalisation, faute de moyens pécuniaires et humains d'encadrement ! Même si les legs des gens riches, désireux d'assurer leur salut, sont nombreux pour tous ces établissements, ceux-ci échouent à secourir la misère massive qu'ils rencontrent.

La longue liste, que donne Joseph Barou <sup>57</sup>, des pauvres reçus ou envoyés au Bourgneuf de 1745 à 1753, montre que les adolescents ou les adultes dans la force de l'âge font tout pour en sortir, tandis que les vieillards ou les malades y attendent la mort.

C'est au XVII<sup>e</sup> siècle que se met en place ce système « carcéral » du traitement de la pauvreté, dans toutes les villes, à l'imitation de la Charité de Lyon ouverte en 1614. Des « hôtels-Dieu » existaient au Moyen Âge : nous avons vu qu'il s'agissait plus d'accueillir les pauvres de passage, les pèlerins aussi. C'étaient donc avant tout des établissements charitables et hospitaliers au sens premier du terme, c'est-à-dire qui offraient l'hospitalité. La solution répressive du traitement de la pauvreté va progressivement remplacer son traitement social et charitable.

La philosophie du XVII<sup>e</sup> siècle sera tout autre même si les nouveaux établissements vont s'appeler parfois « Charité ». C'est l'« Hôpital général » où l'on enferme, de gré ou de force les pauvres et les vagabonds. Mais il ne suffit jamais à contenir toute la misère du monde, vu l'ampleur du phénomène du paupérisme en ce siècle de fer et de tragédie.

L'hôpital général de Montbrison, fondé en 1658-1659, se veut, selon les échevins de la ville,

*être agréable à Dieu <sup>58</sup>, favorable aux pauvres et avantageux au général de la ville, puisque c'est pour oster la mendicité et fénéantize et se redimer de l'importunité des pauvres estrangiers... ;*

ils disent agir autant

*par charité crestienne que pour se garantir de la surcharge et foule des pauvres des lieux circonvoisins, et mesmes des villes de Clermon et Lion, qui ne sestant voullu enfermer auroient leur reffuge en cette ville...<sup>59</sup>.*

Mais, plus qu'à une démarche charitable, nous avons affaire à « un mouvement général de renfermement des pauvres considérés (maintenant) comme une catégorie sociale dangereuse (vagabondage, mendicité, criminalité...) <sup>60</sup> », « une action de prévention (en nourrissant les indigents et en les mettant au travail) et de répression (arrestation des gens « sans feu ni lieu... » et des marginaux) <sup>61</sup> ».

---

<sup>53</sup> Joseph Barou : « Les pauvres de l'hôpital du Bourgneuf, 1745-1753 », *Bulletin de la Diana*, tome XLVIII (4), 1983, page 136.

<sup>54</sup> En 1749.

<sup>55</sup> Barou Joseph : *Les pauvres...*, page 145.

<sup>56</sup> Barou Joseph : *Les pauvres...*, page 138.

<sup>57</sup> *Ibidem.*, pages 136 à 150.

<sup>58</sup> La valorisation du travail contenue dans la doctrine chrétienne !

<sup>59</sup> Cité par Joseph Barou : site *forezhistoire*, article *Fondation de la Charité*.

<sup>60</sup> Joseph Barou : *ibidem*.

<sup>61</sup> Joseph Barou : *ibidem*.

Ce genre d'hôpitaux se développe au XVII<sup>e</sup> siècle – surtout dans les années de crise entre 1650 et 1694, soit lors des graves crises de subsistances de la Fronde, de l'avènement ou des « années de misère <sup>62</sup> » – en Forez comme ailleurs. Il s'agit principalement de débarrasser la société de ses éléments indésirables, de les éduquer – surtout dans la foi chrétienne – et de les (re-)mettre au travail, ce qui est paradoxal, puisque, s'ils en sont là, c'est que la société n'a pas de travail à leur offrir.

Phénomène général qui n'empêche pas le maintien des anciennes structures d'assistance : à Montbrison, la « Charité » ou « hôpital général du Bourgneuf » et l'hôtel-Dieu Sainte-Anne pratiquent le partage des tâches : à l'hôpital général, le renfermement des pauvres, surtout des enfants – abandonnés – de 7 à 10 ans et des vieillards, provenant du milieu des travailleurs ruraux et des petits artisans déclassés, pour « les tirer de l'oisiveté et leur donner des instructions nécessaires à des chrétiens avec la subsistance pour le corps en les faisant travailler » ; à l'hôtel-Dieu la réception et le soin des malades et l'accueil des enfants abandonnés ou orphelins de moins de sept ans <sup>63</sup> ! Mais, des petites structures, comme l'hôpital de Champdieu vont aussi se maintenir et continuer une politique charitable de type médiéval <sup>64</sup>.

Cependant, l'évolution est générale, en Forez comme ailleurs. En témoigne la situation bien connue de Saint-Étienne où, jusqu'au dernier quart du XVII<sup>e</sup> siècle, n'existe qu'un hôtel-Dieu pour accueillir à la fois malades et pauvres, mais de bonne moralité, sur le mode médiéval. Mais sous la pression de la conjoncture et sous l'influence de la compagnie dévote du Saint-Sacrement et du curé Guy Colombet, l'assemblée de ville décide de la création, le 27 mai 1682, de la Charité, avec « la double mission d'être un hôpital enfermant les pauvres mendiants et une aumône générale assistant les pauvres à domicile par des distributions de secours <sup>65</sup> » ; comme à Montbrison, les enfants, élevés jusqu'à 10 ans par l'hôtel-Dieu, sont après cet âge confiés à la Charité <sup>66</sup>.

#### 4 – Permanence d'une attitude bienveillante envers le pauvre

Pourtant l'attitude charitable et bienveillante pour le nécessiteux perdure pendant toute l'époque moderne : elle est pratiquée par le peuple, mais aussi par les élites, alors que ce sont des personnes de ces mêmes élites qui, quand elles font fonction d'édiles, mettent en application aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles les politiques répressives envers les miséreux.

La charité est encore considérée par les scripteurs bourgeois ou nobles des livres de raison comme la vertu cardinale. Presque tous y font allusion.

Catherin Montaigne montre bien l'importance, dans l'économie du salut, de la vertu de charité lors de la mort de Jana Leyderet, épouse de M<sup>e</sup> Claude Pérart, moulinier :

*Dieu lui doint son vray paradis car la bonne dame n'a pas été, ici en ce monde, ingrante envers les pauvres dépourvus et pense, qu'en l'autre monde, elle sera la bienvenue, car elle n'a pas esté comme le mauvais riche qui ne voulait rien donner aux pauvres en nécessité comme a fait la bonne dame... <sup>67</sup>.*

Le 5 mars 1566, il met encore en évidence le comportement charitable de Jacques de Curtil bourgeois de Saint-Chamond qui vient de mourir : il « est mort riche de trente mille livres ainsi qu'on dit ; a fait des légats à neuf mille livres, car en spécial, il a donné mille livres à l'hôpital, sans les autres grandes aumônes [...] <sup>68</sup> ».

Lorsque son père meurt le 11 mars 1650, Claude Dumarest ne manque pas de souligner qu'« il estoit fort charitable et faisoit beaucoup d'aumônes <sup>69</sup> ».

<sup>62</sup> Marcel Lachiver : *Les années de misère. La famine au temps du Grand Roi. 1680-1720.*

<sup>63</sup> Joseph Barou : *Les pauvres de l'hôpital du Bourgneuf, 1745-1753*, page 145. Cf. aussi Jean-Pierre Gutton : *Un document sur les hôpitaux de Montbrison au début du XVIII<sup>e</sup> siècle* ; en ce qui concerne l'hôpital général, « le dessein [...] est autant policier que charitable : on interdit la mendicité, on enferme les pauvres [...], (page 242) ».

<sup>64</sup> Jean-Pierre Gutton : *L'Hôpital de Champdieu du XVI<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle. Une institution d'assistance originale.*

<sup>65</sup> Cf. Christian Sigel, in Jean Merley (dir.) : *Histoire de Saint-Étienne*, pages 92 et 93.

<sup>66</sup> *Ibidem.*

<sup>67</sup> *Livre de famille. Notes filiales de bourgeois de Saint-Chamond (1524-1683).* Année 1551.

<sup>68</sup> *Livre de famille. Notes filiales de bourgeois de Saint-Chamond (1524-1683).* Année 1666.

Au XVII<sup>e</sup> siècle, Louis Fonet, docteur en droit, conseiller du roi, donne ce conseil à ses héritiers :

*Je leur recommande en premier lieu de servir Dieu et de s'aymer les uns les aultres. D'estre charitables aux pauvres membres de Jesus-Christ et de considérer que celui qui donne en aumosne ne s'appauvrit poinct,*

sans pour autant louer la paresse, puisqu'il invite aussi ses enfants au labeur :

*Esvitteront l'oysivetté, pour estre la mère de tous les maulx et d'ailleurs qu'il est mal aysé de pouvoir subsister dans ce monde sans y travailler*<sup>70</sup>.

Cela rejoint la distinction entre la « pauvreté honteuse » et pauvreté agressive et mendicante.

Raymond Boyer fait plusieurs fois allusion à la charité comme vertu suprême. Lors de la naissance de son dixième enfant en 1717, une fille, il demande que « Dieu luy fasse la grâce d'estre aussy charitable...<sup>71</sup> ». Lors du décès, le 6 décembre 1724 de « Dame Marie Chassain ma chère femme », il souligne les qualités de la défunte, et principalement « la charité envers les pauvres<sup>72</sup> ». Quand naît son petit-fils Jean-Marie, en juillet 1729, la qualité qu'il lui souhaite, c'est d'imiter « la charité de la Ste Vierge dans la visite qu'elle rendit à ste Elisabet<sup>73</sup> ».

Son fils Noël Boyer, quand il perd son épouse Marianne Montagne, le 21 mars 1750, loue « sa charité envers les pauvres, (qui, avec sa piété et sa vertu) me sont de sûrs garants de la félicité dont elle jouit dans le ciel<sup>74</sup> ».

Encore au XVIII<sup>e</sup> siècle, madame Daligni a fait « un légat de trente livres de pension [...] dans son codicille aux pauvres de la paroisse de marcoux<sup>75</sup> », que leur règle, tous les ans, scrupuleusement même si c'est parfois un peu difficilement, monsieur Ducros de Montmars son héritier. Celui-ci précise encore à la suite :

*Outre cette pension mad<sup>e</sup> daligni a encore donné aux pauvres de la paroisse de marcoux mille livres pour être placées en rente constituée et je dois en payer lad. rente jusques a ce que rembourse les milles livres – lad. rente de 50<sup>l</sup> est aussy echuée le 17<sup>e</sup> février [...]»<sup>76</sup>.*

Mais, il faut remarquer que cette charité est très encadrée, qu'elle concerne seulement les pauvres « domiciliés » – les pauvres de la paroisse –, qui seuls peuvent bénéficier de la charité publique de la collectivité, et qu'elle transite par le curé qui connaît ses paroissiens et ses pauvres et qui est à même de gérer les biens de la charité, avec l'aide éventuelle du conseil de fabrique ou/et de la société des prêtres, natifs du lieu<sup>77</sup>.

Cette intervention du curé dans la distribution de l'aumône aux pauvres est particulièrement visible au Brignon, tout au long du journal du curé Aulanier : cette distribution se fait lors des enterrements et des dates anniversaires de ceux-ci – quarantaine, bout de l'an – sauf quelquefois grande indigence des familles des défunts<sup>78</sup> ; le curé les exonère alors de cette charge, parce qu'ils sont eux-mêmes pauvres.

Un Pierre Nazarier, de La Pacaudière, vers 1744, meurt en « léguant une partie de ses biens aux pauvres de la paroisse de Tourzie<sup>79</sup> ». De même, la veuve d'un propriétaire du château de Fayolle, fils de l'acheteur de celui-ci aux derniers Nazarier ruinés, fait son testament le 15 juillet 1745 et demande à « être ensevelie au tombeau des pauvres de la paroisse, dans le cas où elle décèderait à Roanne, et dans la chapelle du Saint-

---

<sup>69</sup> Alain Fonet-Fayard (éd.) : *Le livre de raison de Claude Dumarest (XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle)*, rubrique 29.

<sup>70</sup> Antoine Vachez : *Les livres de raison dans le Lyonnais et les provinces voisines*. Livre de raison de la famille Fonet, famille de robe d'Etoile dans la Drôme actuelle. Pages 27 à 41.

<sup>71</sup> Fleury et Guy Pelletier : *Les Boyer*, 1950, bibliothèque de la Diana.

<sup>72</sup> *Ibidem*.

<sup>73</sup> *Ibidem*.

<sup>74</sup> *Ibidem*.

<sup>75</sup> La Diana : fonds Goutelas : 1 E 7 212, folio 3 verso.

<sup>76</sup> *Ibidem*.

<sup>77</sup> *Ibidem*.

<sup>78</sup> *Moi, Hugues Aulanier. Journal de l'abbé Aulanier curé du Brignon (1638-1691)*.

<sup>79</sup> Abbé Reure : *La maison Nazarier de Fayolle et le livre de raison d'Étienne Nazarier*.

Esprit de l'église de Tourzie, si elle meurt dans sa maison de La Pacaudière<sup>80</sup> » : l'enterrement à proximité des pauvres, intercesseurs idéals car non corrompus par la richesse, permet de faire son salut à l'identique de l'enterrement « *ad sanctos* », amplement pratiqué par les familles de l'élite sociale.

En outre, dans la perception de la pauvreté par la population, il faut aussi fortement souligner la solidarité des classes populaires envers les miséreux et aussi envers les mendiants ; l'Édit de 1724 sur les mendiants et les vagabonds, qui ordonne l'enfermement des indigents et l'expulsion des villes des mendiants étrangers, est difficilement appliqué, par exemple à Saint-Étienne : l'archer des pauvres, nommé par le Bureau de la Charité, est souvent empêché, injurié, molesté par la population, et même gravement blessé rue Tarentaise – rue à la fois populeuse et misérable – en 1730<sup>81</sup>.

## II – Une pauvreté structurelle

### 1 – Moyen Âge et Temps modernes : une société qui génère la pauvreté

Les pauvres sont légion en Forez et à proximité, générés par une société dans laquelle 90 % de la population est rurale, dans laquelle au moins 80 % de celle-ci travaille la terre ; mais la majorité de ces agriculteurs manque de terres, est obligée de louer épisodiquement ses bras et sa force de travail, ou de prendre à ferme ou à grangeage<sup>82</sup> les biens d'autrui (souvent des bourgeois urbains, des nobles aussi) pour tenter de subsister.

Nous nous situons alors « dans une économie où l'on n'a ni stock, ni numéraire<sup>83</sup> ».

À Savigneux, il n'y a pas de laboureur : sur 46 chefs de famille entre 1750 et 1762, Claude Latta a compté 25 grangers, 15 journaliers (les deux catégories les plus mobiles de la société rurale, à la recherche de terres à cultiver ou de travail<sup>84</sup>), un artisan, deux meuniers, mais aucun fermier<sup>85</sup>. Comme dans beaucoup de nos documents, Claude Latta met en évidence « toute une population de « marginaux », venue d'Auvergne, (qui) apparaît dans les actes de sépulture : pauvres de passage, ayant parfois trouvé un emploi temporaire, pauvres sans nom réfugiés dans un domaine<sup>86</sup> », et il cite, parmi de multiples exemples, « un pauvre mendiant » (1703), « un pauvre se disant de Marseille » (1705), « une pauvre fille » (1741)...<sup>87</sup>. Savigneux est une paroisse pauvre, qui ne paie que 734 livres de taille royale, contre 2 379 livres pour Sauvain et 1 898 livres pour Trelins : cette composition sociale et ces errants de passage expliquent la présence constante de la mort à Savigneux, notamment « la mort prématurée des grangers et des journaliers, épuisés par leurs conditions de vie et de travail<sup>88</sup> ».

A Montbrison également,

*toute une frange importante de la population touchait à la pauvreté et à la misère : journaliers sans travail, colporteurs, domestiques chassés par leurs maîtres, filles-mères rejetées par leur famille, veuves chargées d'enfants, mendiants, infirmes. Parmi les miséreux, beaucoup venaient d'Auvergne et du Velay, provinces pauvres<sup>89</sup> qui ont pendant plusieurs siècles servi de réservoir démographique*

---

<sup>80</sup> *Ibidem*.

<sup>81</sup> In Gérard Michel Thermeau (dir.) : *Une histoire de Saint-Étienne*, page 50.

<sup>82</sup> Grangeage : affermage d'une terre au prix de la moitié de ses fruits.

<sup>83</sup> Collectif : *Savigneux hier et aujourd'hui*, page 48.

<sup>84</sup> Gérard Vallet : *De l'agriculture au négoce au XVIII<sup>e</sup> siècle : les « marchands » d'Estivareilles*, pages 29 à 47.

<sup>85</sup> Collectif : *Savigneux hier et aujourd'hui*, page 49.

<sup>86</sup> *Ibidem*.

<sup>87</sup> *Ibidem*.

<sup>88</sup> *Ibidem*.

<sup>89</sup> Et proches. Sur cette fonction de réserve démographique de la montagne pour les paroisses de plaine, cf. le recueil d'articles *Entre faim et loups*. Université Blaise-Pascal de Clermont-Ferrand.

*au Forez et à sa capitale. En cas de disette ou de grand froid, on les retrouvait parfois morts dans la rue, au petit matin, sans toujours pouvoir leur donner une identité...<sup>90</sup>.*

Nous distinguons bien, dans ces exemples, la double composition de la pauvreté, d'une part une pauvreté interne, urbaine, « domiciliée », d'autre part une pauvreté externe dont les troupes composées de mendiants et d'errants venant du plat pays, attirés par les structures d'assistance de la ville.

La ville accueillait toute la misère du monde, et parfois la rejetait, particulièrement en période de crise, céréalière ou épidémique : le manque de moyens pour assurer les secours devant un afflux important de miséreux, la crainte du désordre et aussi celle de la contagion qui accompagne toute crise (même de subsistance) explique que ces pauvres étrangers soient alors chassés de la ville sans ménagement<sup>91</sup>.

Saint-Étienne est une ville où le nombre des pauvres est particulièrement élevé du fait de la composition sociale de la ville. Christian Sigel titre « Une multitude d'ouvriers à la vie rude<sup>92</sup> » et évalue « les *gens de peu* [...], la population qu'on peut qualifier de modeste, voire très modeste à la fin de L'Ancien Régime<sup>93</sup> » à 74 % de la population active stéphanoise, voire à quelque 85 % si on y ajoute les domestiques. C'est parmi cette « énorme majorité d'ouvriers incluant journaliers, compagnons apprentis et artisans<sup>94</sup>, composant la société de la ville en 1788<sup>95</sup> » que se recrutent la masse des pauvres structurels – car atteints par quelque infortune personnelle – ou conjoncturels, c'est-à-dire touchés par les crises de l'Ancien Régime ! La spécificité de Saint-Étienne est d'avoir « une population pauvre et laborieuse<sup>96</sup> », une population d'ouvriers importante, et « la vie est rude pour le petit peuple, les salaires sont bas et souvent les ouvriers [...] sont payés à la tâche<sup>97</sup> ». Christian Sigel donne des chiffres saisissants qui montrent l'extrême distorsion des revenus entre les élites et la famille populaire : une famille populaire type (père, mère et 2 enfants) a un revenu moyen annuel de 400 livres maximum au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, alors que le seigneur de Saint-Étienne, François-Marie Peyrenc de Moras, perçoit 740 000 livres !

Lorsque les prix augmentent – saisonnièrement ou lors des crises économiques<sup>98</sup>, qui sont initialement des crises de sous-production des céréales et génèrent ensuite des crises « industrielles » – le travail se raréfiant ou disparaissant complètement, les « ouvriers » se retrouvent sans salaire au moment où les prix sont au plus haut, et, comme ils n'ont pu faire aucune réserve, du fait de l'extrême modicité de leurs rémunérations, ils se retrouvent dans la misère.

C'est pourquoi les élites – qui craignent les révoltes frumentaires ou qui parfois spéculent – scrutent le temps qu'il fait (on retrouve ces annotations dans tous les livres de raison) et relèvent les prix – surtout des denrées alimentaires – avec application : c'est particulièrement vrai du journal tenu aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles par des bourgeois de Saint-Chamond, qui est aussi, par là, une véritable mercuriale<sup>99</sup>.

Ceci explique le nombre des pauvres : chaque paroisse a ses pauvres (les pauvres de Marcoux qui bénéficient de la charité du château de Goutelas<sup>100</sup>) – dont le nombre enflé en période de difficultés et s'accroît des nombreux mendiants venant du plat pays. Hugues Aulanier, en Velay, emploie des expressions significatives ou donne des chiffres – peut-être outrés souvent, mais parfois comptés à partir des distributions effectuées d'aumônes – mais qui indiquent bien l'ampleur du phénomène et son amplification lors des mauvaises années ; parmi les expressions qui reviennent fréquemment sous sa plume ou les indications numériques, nous trouvons : des « pauvres qui étaient en grand nombre », « pauvres qui est tout entour deux mille » (en 1651, lors de la crise de la Fronde), « plus de 300 pauvres » (qui assistent à un enterrement), des

---

<sup>90</sup> Latta Claude : *Histoire de Montbrison*, page 70.

<sup>91</sup> Cf Vallet Gérard : *Crainte et prévention de la peste à Montbrison en 1664*.

<sup>92</sup> In Gérard Michel Thermeau (dir.) : *Une histoire de Saint-Étienne*, page 49.

<sup>93</sup> In Gérard Michel Thermeau (dir.) : *Une histoire de Saint-Étienne*, page 49.

<sup>94</sup> Souvent voire toujours au bord de la rupture !

<sup>95</sup> In Gérard Michel Thermeau (dir.) : *Une histoire de Saint-Étienne*, page 49.

<sup>96</sup> In Gérard Michel Thermeau (dir.) : *Une histoire de Saint-Étienne*, page 48.

<sup>97</sup> *Ibidem*, page 49.

<sup>98</sup> Que nous étudierons plus loin, pour elles-mêmes.

<sup>99</sup> Roger Defay (éd.) : *Livre de famille. Notes filiatives de bourgeois de Saint-Chamond (1524-1683)*.

<sup>100</sup> Archives de La Diana : 1 E<sup>7</sup> 212.

« pauvres en grande quantité », des « pauvres où il y en avait beaucoup », des « pauvres qui étaient environ 250 », l' « aumône donnée à 540 pauvres », ou « à 540 pauvres de ma main », « pauvres en très grand nombre <sup>101</sup>... » Le phénomène est particulièrement vrai dans les années 1650-1653 et 1661-1662, bien connues des historiens pour marquer la crise de la Fronde et celle qui est contemporaine de l'avènement de Louis XIV <sup>102</sup>.

Ceux-ci se déplacent beaucoup pour « quêter leur vie », pour « chercher sa vie », pour « mendier ou gagner leur pauvre vie », pour « chercher ses moissons ». Ce sont des déracinés qui arrivent d'Auvergne ou du Vivarais au Brignon, ou qui en partent dans l'espoir de trouver un ailleurs meilleur en Bourbonnais par exemple, mais qu'on retrouve parce qu'ils ont perdu la vie au bord du chemin <sup>103</sup> !

Ces quelques exemples, choisis parmi de nombreux autres, que l'on retrouverait dans les villes, souvent mieux documentées que les campagnes, montrent bien les causes d'une misère et d'une pauvreté qui sont chroniques dans les campagnes et les villes de la société préindustrielle. Jean-Pierre Gutton les synthétise ainsi : du XVI<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle,

*le paupérisme européen dépend très étroitement des structures économiques et sociales. Toute société secrète ses pauvres et révèle [...] à travers eux son image.*

*Ce sont les traits d'un Ancien Régime économique et social qui rendent compte du paupérisme entre le XVI<sup>e</sup> et le XVIII<sup>e</sup> siècle. Une économie très régionalisée et, surtout, l'ampleur et la fréquence des crises économiques à prédominance agricole et dites « d'Ancien Régime » <sup>104</sup> expliquent largement la plaie du vagabondage [...]. Le sous-emploi chronique, l'instabilité du prix des céréales et le rôle de ces dernières dans l'alimentation sont parmi les grands responsables du « paupérisme » <sup>105</sup>.*

## 2 – Types de pauvres : veuves, malades, infirmes...

Jean-Pierre Gutton a bien mis en évidence la « diversité des pauvres ».

Il distingue d'abord, dans le vocabulaire de la misère de l'époque, les pauvres, les mendiants et les vagabonds. Au-delà d'un vocabulaire de la misère très varié pour désigner les pauvres (gueux, bélièvre, caïmand, narquois, drille...), la différence fondamentale sépare le pauvre, le mendiant et le vagabond <sup>106</sup>.

Pauvre n'a pas qu'un sens économique. Jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, « le pauvre au sens le plus général du terme, c'est celui qui souffre, qui est dans le malheur, celui qui est humble, affligé », qui n'a ni bien, ni fortune, c'est-à-dire aucune réserve, pécuniaire ou en bien de consommation alimentaire, alors que les caves des riches sont pleines de grain et de vin : ainsi, lors de la disette de 1572-1573, le seigneur de La Chaise d'Aix apprend-il, le 4 mars, de son granger, que des nécessiteux « vollèrent ma maison d'Apchiat et me prirent mon blé et burent mon vin : vous assurant que froment, que soigle, que orge et avoene, il l'y avet cent cestiers, mesure de Briodes <sup>107</sup> ». C'est là d'ailleurs l'ambiguïté du comportement des aisés, qui comprennent la misère du peuple mais ont leurs caves pleines et n'hésitent pas parfois à spéculer, comme aussi les seigneurs de Goutelas au XVIII<sup>e</sup> siècle, quand ils avouent simplement dans un de leurs livres de raison :

*Le 14 avril 1755 jay vendeu douze cents bichets de blé à vints sols le bichet aux dames de Ste Marie sous les conditions suivantes que je leurs garderais le dit blé dans mon grenier jusques à ce quil aura augmenté de pris et le profit quelles fairont sur le dit blé au dessus de vints sols sera à partager avec moy, insy sommes convenus <sup>108</sup>.*

<sup>101</sup> Moi, Hugues Aulanier. *Journal de l'abbé Aulanier, curé du Brignon (1638-1691)*.

<sup>102</sup> « L'envers du décor » de l'avènement de Louis XIV, selon Pierre Goubert : *L'avènement du Roi-Soleil, 1661*.

<sup>103</sup> Moi, Hugues Aulanier. *Journal de l'abbé Aulanier, curé du Brignon (1638-1691)*.

<sup>104</sup> Nous retrouverons plus loin ces « crises de subsistance », fort bien étudiées dans les années 1960-1980 par Jean Meuvret, Pierre Goubert et leurs disciples.

<sup>105</sup> Jean-Pierre Gutton : *La société et les pauvres en Europe (XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles)*, page 98.

<sup>106</sup> Jean-Pierre Gutton : *La société et les pauvres. L'exemple de la généralité de Lyon, 1534-1789*, pages 7 à 13.

<sup>107</sup> La Diana : *Livre de raison des seigneurs d'Aix*.

<sup>108</sup> La Diana : fonds Goutelas : 1E<sup>7</sup> 212, folio 50 recto.

Pour Jean-Pierre Gutton, fondamental est « le lien entre paupérisme et cessation du travail », car « les pauvres se recrutent essentiellement dans le monde du travail, parmi ceux qui ne possèdent aucun bien <sup>109</sup> ». Pourtant,

*le menu peuple qui n'a que la ressource de son travail pour vivre, qui ne dispose d'aucune réserve, ne constitue pas à proprement parler les pauvres. Il constitue ceux qui au moindre accident sont menacés très vite par la pauvreté <sup>110</sup>.*

Mais, autre nuance, les journaliers pauvres, à la campagne, peuvent posséder une petite maison et un jardin.

Dans cette diversité des pauvres, Jean-Pierre Gutton distingue aussi le mendiant, c'est-à-dire celui qui est tombé dans cette extrémité parce qu'il n'a que cette ressource pour assurer sa vie <sup>111</sup> (mais il y a mendiant et mendiant : le « vrai » et le « faux » mendiant, le mendiant établi, reconnu et secouru et le mendiant professionnel ou/et étranger chassé) du vagabond, « celui qui n'a pas de domicile et qui est errant <sup>112</sup> », et du vagabond sans aveu, car totalement déraciné et sans caution de personne, toujours soupçonné de mauvaises mœurs et d'être un voleur <sup>113</sup>.

Les « pauvres honteux » sont eux reconnus, domiciliés, couchés sur des listes et secourus : ils reçoivent des secours des institutions d'assistance – souvent distribués par les curés de leur paroisse <sup>114</sup>. Parmi eux, « une majorité de femmes et une forte proportion de veuves <sup>115</sup> ».

Mais aussi, beaucoup de pauvres sont des « victimes de la maladie, de l'âge, de la solitude <sup>116</sup> » : parmi eux les infirmes et les vieillards esseulés, sans possibilité de travailler sont les laissés pour compte d'une société sans assurance vieillesse ou dépendance.

A tous ceux-ci, il importe d'ajouter les victimes de la conjoncture, qui les touche aussi.

Je n'ai pas trouvé en Forez de livre de raison si précis qu'il détaille la pauvreté ordinaire. Cependant, dans la région proche du Velay, Hugues Aulanier, curé du Brignon <sup>117</sup>, évoque une pauvreté ordinaire omniprésente, avec ses différentes victimes. Celles-ci sont souvent déracinées, bien loin de chez elles, ayant été obligées de bouger pour trouver une maigre pitance, et meurent souvent sur les chemins, parfois mal identifiées.

Ce sont d'abord des personnes âgées, comme ce « pauvre vieillard âgé d'environ 70 ans, qui avait demeuré longtemps dans la maison de Jacques Mirmand, de Bizac en cette paroisse, et de présent cherchant l'aumône, s'était retiré chez Eymar Gounet, hôte du Brignon <sup>118</sup> ». Ou encore comme Pierre Granges dit Louchon, de Fleurac, « pauvre homme mendiant l'aumône, âgé d'environ cent ans, étant au sens de l'enfant et devenu sourd de vieillesse <sup>119</sup> ». La vieillesse est le temps de la dépendance ou/et de la pauvreté, le vieillard, esseulé, ne pouvant alors souvent s'en remettre qu'à la charité ! C'est le cas de ce Pierre Granges, mort soudainement « dans la grange de Bèthe, en cette paroisse, ayant toutefois bien soupé le soir dans la maison dud. Bèthe par la charité de m. Jacques de Benoît, sieur de Jolivet et seigneur dud. Bèthe <sup>120</sup> ».

L'isolement, l'abandon et la solitude, dans une société sans assurance vieillesse, explique la pauvreté qui éprouve maintes personnes âgées sans enfants ou délaissées par ceux-ci : le 10 novembre 1674, meurt un homme d'environ 80 ans de Fleurac, « dans la maison de Barthélémy Peysal dud. Fleurac, où il s'était retiré par charité et aumône, destitué ni assisté d'aucun parent, ni ami, ni héritier même auxquels pendant son jeune

---

<sup>109</sup> Jean-Pierre Gutton : *La société et les pauvres. L'exemple de la généralité de Lyon, 1534-1789*, page 9.

<sup>110</sup> *Ibidem*, page 9 et 10.

<sup>111</sup> *Ibidem*, page 10.

<sup>112</sup> *Ibidem*, page 11.

<sup>113</sup> *Ibidem*, page 12.

<sup>114</sup> *Ibidem*, page 23.

<sup>115</sup> *Ibidem*, page 26.

<sup>116</sup> *Ibidem*, page 29.

<sup>117</sup> Le Brignon, commune de la Haute-Loire, actuellement de l'arrondissement du Puy-en-Velay, canton de Solignac-sur-Loire.

<sup>118</sup> *Moi, Hugues Aulanier. Journal de l'abbé Aulanier, curé du Brignon (1638-1691)*, tome 2 : 1641-1650, page 93.

<sup>119</sup> *Ibidem*, page 216.

<sup>120</sup> *Ibidem*.

âge il avait prêté beaucoup de blé et argent <sup>121</sup> » ; de même, le 20 décembre 1674, Hugues Aulanier célèbre la quarantaine du décès d'André Bernard, « gratis [...] étant un pauvre vieillard de 70 ans sans amis ni moyens <sup>122</sup> » et le 12 novembre 1675, il célèbre le bout de l'an du même, « pauvre homme vieux de quatre-vingts ans, et tout cela gratis et caritative, étant pauvre et sans amis, ni héritier <sup>123</sup> ». La vieillesse est bien souvent une déchéance !

Parmi les pauvres recueillis à l'hôpital du Bourgneuf à Montbrison, 36 des 43 adultes <sup>124</sup> recensés de 1745 à 1753 ont 50 ans ou plus (83,7 %) et 20 entre 70 et 88 ans (46,5 %).

Ensuite les personnes atteintes par la maladie, vieillesse et maladie se conjuguant souvent pour amplifier la misère : le 10 octobre 1644, le curé Aulanier apporte le corps du Christ à une veuve, « malade de vieillesse, dans la maison de Jean Baÿ, des Ceyssous, fort pauvre et retirée par led. Baÿ par charité <sup>125</sup> ».

Malgré la maladie et l'âge – ou à cause d'eux – la nécessité conduit ces pauvres hères à se déplacer : le 5 septembre 1643,

*dans la maison de Jean Bernard, de Chademac, en cette paroisse de Saint-Martin du Brignon, diocèse du Puy, décéda un nommé Jacques Dumas dit Bertalou, du lieu et paroisse de Teuschest <sup>126</sup>, en Vivarais, diocèse de Viviers, pauvre homme âgé de quatre-vingts ans, sans confesser ni communier, ne m'ayant appelé que lorsqu'il eut perdu la parole [...] ; (après que) Claude Martin, du lieu de Nougaret, paroisse dud. Teuschest, de son pays, m'eut assuré par son serment, qu'il prêta sur mon bréviaire, qu'il était catholique, apostolique et romain, je permis qu'il fut enterré dans notre cimetière du Brignon <sup>127</sup> ;*

le 14 août 1644, notre curé confesse « Madeleine Constant de Teuschest en Vivarais, pauvre femme malade dans la maison de Jean Pélissier, de Tarret, ci gratis <sup>128</sup> ».

Le pauvre, c'est aussi le journalier, le manouvrier, éminemment instable, candidat permanent au déclassement et à la paupérisation, qui n'a que sa force de travail à louer, mais peu de biens, locataire de son habitation souvent et qui « décampe » aussi souvent, au sens étymologique du terme, pour être au plus près des potentialités d'emploi. Je les ai trouvés, nombreux, au XVIII<sup>e</sup> siècle à Estivareilles <sup>129</sup>. Hugues Aulanier en donne aussi un exemple le 18 mars 1649 : Pierre Bacchalarie a environ 50 ans et est originaire de la paroisse d'Ar lanc ; il meurt alors au Brignon, qualifié par le scribe de « pauvre travailleur de saison <sup>130</sup> ». En 1643 meurt à Saint-Chamond Claude Ravachol, « châtelain de St Chamond [...] (et) riche de cent mille escus », alors que « son père estait un pauvre journalier <sup>131</sup> » : ceci confirme, en Forez comme ailleurs, l'extrême fragilité des journaliers, qui sont souvent pauvres mais toujours dépendants (du travail, des employeurs et aussi de leur santé : pas de travail signifie aucun gain ni revenu et déchéance) et aux limites de la pauvreté ! L'abbé Reure a trouvé un Guichard Nazarié, apparenté ou non à la famille qu'il étudie, « pauvre manœuvre à La Pacaudière <sup>132</sup> » : outre le possible déclassement de certains enfants dans ces familles bourgeoises trop nombreuses, cet exemple confirme encore la gêne, la précarité, voire la pauvreté de ces nombreux travailleurs qui n'ont que leurs bras à louer et qui souvent ne sont engagés seulement qu'à la journée.

---

<sup>121</sup> *Moi, Hugues Aulanier. Journal de l'abbé Aulanier, curé du Brignon (1638-1691), tome 6 : 1674-1680, page 64*

<sup>122</sup> *Ibidem*, page 66.

<sup>123</sup> *Ibidem*, page 100.

<sup>124</sup> Le contingent le plus important est composé de nombreux enfants abandonnés à Montbrison, qui sont à la charge de l'hôpital.

<sup>125</sup> *Moi, Hugues Aulanier. Journal de l'abbé Aulanier, curé du Brignon (1638-1691), tome 2 : 1641-1650, page 90.*

<sup>126</sup> Certainement Thueyts, arrondissement de Largentière, en Ardèche.

<sup>127</sup> *Moi, Hugues Aulanier. Journal de l'abbé Aulanier, curé du Brignon (1638-1691), tome 2 : 1641-1650, page 68.*

<sup>128</sup> *Ibidem*, page 87.

<sup>129</sup> Gérard Vallet : *De l'agriculture au négoce au XVIII<sup>e</sup> siècle : les « marchands » d'Estivareilles*, pages 29 à 31.

<sup>130</sup> *Moi, Hugues Aulanier. Journal de l'abbé Aulanier, curé du Brignon (1638-1691), tome 2 : 1641-1650, page 187.*

<sup>131</sup> *Livre de famille. Notes filiatives de bourgeois de Saint-Chamond (1524-1683), année 1643.*

<sup>132</sup> Abbé Reure : *La maison Nazarié de Fayolle et le livre de raison d'Étienne Nazarié.*

Nobles et bourgeois en emploient souvent pour la culture ou l'entretien de leur domaine campagnard, notamment au moment des gros travaux agricoles comme les moissons ou les vendanges. C'est le cas à Goutelas <sup>133</sup>, ou aussi de Louis Thévenon <sup>134</sup> qui utilise à la journée des manœuvres pour faire travailler sa vigne, et ailleurs encore...

Donc « le pauvre [...] est (celui) qui n'a que son travail pour subsister <sup>135</sup> » : d'après un auteur du XVIII<sup>e</sup> siècle, « Le travail est le seul patrimoine du peuple. Il faut qu'il travaille ou qu'il mendie <sup>136</sup> », et parfois qu'il meure s'il n'a pas de travail pour assurer sa subsistance ou suffisamment d'argent pour se procurer un pain devenu trop cher, rajouterais-je.

Le vocabulaire de l'époque est significatif : les « pauvres » sont aussi « ceux qui sont simplement susceptibles de le devenir. Le seuil retenu pour la pauvreté, c'est l'absence de réserves, de biens <sup>137</sup> ». Présenter la pauvreté au cours des siècles modernes nécessite de s'interroger sur la masse des « paupérisables » et de souligner « la précarité et l'instabilité de la condition populaire dans l'Europe des XVI<sup>e</sup>, XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles. [...] Pour l'époque moderne, est déjà pauvre celui que menace simplement la pauvreté [...] <sup>138</sup> ».

D'où cette « hantise du pain quotidien », de son prix, et cet examen permanent du ciel et du temps : le manque des céréales et la hausse de leur coût, créant des déséquilibres, sont souvent, en période de soudure ou de crise, les véritables générateurs de la misère pour un peuple sans réserve et toujours aux frontières de la précarité.

### 3 – Pauvreté et démographie

Je n'insisterai pas sur ce point, mais il est patent que le phénomène répercute la pression démographique d'« un monde plein <sup>139</sup> » sur les conditions de l'emploi et la survie des couches populaires. Il est évident alors que le vagabondage et la mendicité sont aussi une tentative de réponse à une pression malthusienne : dans ce sens va l'augmentation du vagabondage et de la petite criminalité que génère l'augmentation de la population au XVIII<sup>e</sup> siècle, quand le seuil longtemps infranchissable des « vingt millions de Français » est crevé <sup>140</sup>. Jean-Pierre Gutton souligne aussi ce « rôle de l'évolution démographique <sup>141</sup> » : « Partout en Europe, les vagabonds apparaissent plus nombreux, alors que la population a tendance à croître. » Il s'interroge aussi : « si les législations européennes commencent à s'intéresser sérieusement aux vagabonds, alors qu'une certaine expansion démographique dans un monde où le volume des subsistances n'augmente pas, est-ce un hasard <sup>142</sup> ? » De même, il n'est pas anormal que le nombre de ces marginaux deviennent notoirement impressionnant quand la production agricole ne peut conjoncturellement plus suffire à nourrir la masse de la population en période de crise aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles <sup>143</sup>.

---

<sup>133</sup> Cf. La Diana : 1 E<sup>7</sup> 212, 1 E<sup>7</sup> 213.

<sup>134</sup> Gérard Vallet (éd.) : *Livre de raison de Louis et François Thévenon, serruriers à Montbrison (1782-1846)*.

<sup>135</sup> Jean-Pierre Gutton : *La société et les pauvres en Europe (XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles)*, page 8.

<sup>136</sup> Cité par Jean-Pierre Gutton, *ibidem*, page 8.

<sup>137</sup> *Ibidem*, page 8.

<sup>138</sup> *Ibidem*.

<sup>139</sup> Selon la célèbre formule de Pierre Chaunu.

<sup>140</sup> Cf. l'article de Pierre Goubert : *Le monde des errants, mendiants et vagabonds à Paris et autour de Paris au XVIII<sup>e</sup> siècle* (communication de 1973), repris dans *Clio parmi les hommes. Recueil d'articles*, pages 265 à 278.

<sup>141</sup> Gutton Jean-Pierre : *La société et les pauvres en Europe (XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles)*, page 32.

<sup>142</sup> *Ibidem*.

<sup>143</sup> Cf. *Ibidem*, page 32.

### III – L’amplification conjoncturelle de la pauvreté : les années de misère, conséquence et source d’indigence

#### 1 – Les grandes crises démographiques et leurs composantes

La misère et la pauvreté deviennent catastrophiques lors des crises démographiques du Moyen Âge et de l’Ancien Régime, qui reviennent à intervalle régulier et marquent le vécu et l’esprit de chaque génération. Les historiens les ont bien repérées, d’ampleur nationale, régionale ou locale. « *A bello, a peste, a fame, delivra nos, Domine !* » : les « trois cavaliers de l’Apocalypse », « la trilogie habituelle » des historiens, guerre, peste, famine, voici les trois compagnons d’infortune des Européens, des Français... des Foréziens de la fin du Moyen Âge et des Temps modernes. Les plus graves crises démographiques combinent ces 3 éléments, et déciment les populations, principalement leurs membres les plus pauvres, donc les plus faibles. Les plus lucides des observateurs le relèvent d’ailleurs. Claude Dumarest le souligne à propos de la crise de 1693-1694 à Saint-Étienne : « ... La France a été frappée des trois fléaux du Seigneur... <sup>144</sup> ». Ce que remarque encore l’abbé Jean-François Duguet à propos de la famine de 1709 : « Nous avons essuyé les trois fléaux en même temps : la guerre, la peste et la famine... <sup>145</sup> ».

Ceux-ci touchent des populations pour lesquelles la misère n’est jamais bien loin, des groupes nombreux de la société qui vivent au seuil de la dépendance, qui empruntent toutes les années, au moment de la soudure, le blé qui leur manque au seigneur local, au bourgeois, aux couvents. Avec des conséquences moins désastreuses, nous les retrouvons en plein XVIII<sup>e</sup> siècle dans les notes du château de Goutelas. Le scripteur inscrit au bas d’une page de son cahier le nom ou le surnom de la personne, la quantité empruntée ou vendue à crédit et son prix :

« blé vendu en 1764 à crédit	
à chaix 3 bichets.....	3 <sup>lt</sup> 15
favatin doit pour blé.....	1 <sup>lt</sup>
à germain.....	3 bic..... 3 <sup>lt</sup> 15
à la simon.....	2 bich..... 2 <sup>lt</sup> 10 <sup>s</sup>
à couturon.....	3 bichets..... 3 <sup>lt</sup> 15 <sup>s</sup>
pairal.....	6 bichets..... 8 <sup>lt</sup> 14
à moulin de prelon.....	4 bichets..... 5 <sup>lt</sup> 16 <sup>s</sup>
mansarde doit pour blé.....	2 <sup>lt</sup> 14 <sup>s</sup>
germain.....	4 b..... 6 <sup>lt</sup> 16 <sup>s</sup>
à chapelle.....	4 bich..... 5 <sup>lt</sup> 16
à glode de trelin.....	3 bic..... 4 <sup>lt</sup> 7 <sup>s</sup>
à gavinat.....	2 bich..... 2 <sup>lt</sup> 18
à payrat.....	6 bich..... 8 <sup>lt</sup> 14 <sup>s</sup>
chapelle.....	6 bich..... 9 <sup>lt</sup>
chapelle de goutarel doit... <sup>146</sup>	
À louvel.....	1 bich..... 1 <sup>lt</sup> 10
À couturon.....	1 bich..... 1 <sup>lt</sup> 10 » <sup>147</sup>

La liste continue, mais le bas de page est très abîmé et des mots et chiffres sont illisibles <sup>148</sup>.

<sup>144</sup> Alain Fournet-Fayard (éd.) : *Le livre de raison de Claude Dumarest (XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles)*, rubrique 55.

<sup>145</sup> Vincent Durand (éd.) : *Feurs. Mémoire inédit de l’abbé Jean-François Duguet, curé de Feurs, suivi de L’Histoire de la famine de 1709*, page 310, rubrique XII du chapitre sur la famine de 1709.

<sup>146</sup> Chiffre illisible.

<sup>147</sup> La Diana : fonds Goutelas : 1 E<sup>7</sup> 684, folio 13 recto.

<sup>148</sup> Notez aussi la pratique du biffage une fois les blés payés ou rendus.

De manière encore plus explicite, il met en évidence ce problème de la soudure quand il écrit : « Le 1<sup>er</sup> juillet 1745, j'ay prêté à Antoine Moulin de la Valette neuf bichets de blé qu'il doit me rendre à la récolte <sup>149</sup>. À la suite, le même mois, ce sont plusieurs paroissiens de Marcoux qui bénéficient de tels prêts <sup>150</sup> !

Au XVI<sup>e</sup> siècle, plus encore au XVII<sup>e</sup>, Joël Cornette, qui parle du « sombre XVII<sup>e</sup> siècle <sup>151</sup> », s'interroge sur le « comment vivre avec 15 livres par an ? », alors qu' « une telle situation s'applique, au XVII<sup>e</sup> siècle, à 2 millions de travailleurs, ce qui représente, avec leurs familles, 8 millions de bouches à nourrir. 8 millions d'hommes, de femmes et d'enfants (sur les 20 millions de Français <sup>152</sup>, environ, que compte alors le royaume) condamnés aux limites de la survie <sup>153</sup> ». Donc 40 % de Français perpétuellement sur la corde raide qui mène à la vraie misère et à la vraie pauvreté !

Qu'arrive une mauvaise année et c'est la misère totale, la souffrance et finalement, pour beaucoup, la mort, en ville comme à la campagne – encore la ville bénéficie-t-elle d'institutions charitables et d'organismes de secours. Un exemple urbain, pris dans une autre région, démonte, au plus près de l'humain, le mécanisme de la crise de subsistance, lors de la grande crise de 1693-1694 :

*Voici à Beauvais, paroisse Saint-Étienne, en 1693, une famille : Jean Cocu, serger, sa femme et ses trois filles, toutes quatre fileuses, puisque la cadette a déjà neuf ans. La famille gagne 108 sols par semaine ; mais elle consomme au moins 70 livres de pain. Avec le pain bis à 5 deniers la livre, la vie est assurée. Avec le pain à 1 sol, elle devient plus difficile. Avec le pain à 2 sols, puis à 30, 32, et 34 deniers <sup>154</sup> – comme il fut en 1649, en 1662, en 1694 en 1710 –, c'est la misère. La crise agricole s'aggravant presque toujours (et certainement en 1693) d'une crise manufacturière, le travail vient à manquer, donc le salaire. On se prive ; il se peut qu'on retrouve quelques écus, mis de côté pour les mauvais jours ; on emprunte sur gages ; on commence à absorber d'immenses nourritures : pain de son, orties cuites, graines déterrées, entrailles de bestiaux ramassées devant les tueries ; sous diverses formes, la « contagion » se répand ; après la gêne, le dénuement, la faim, les « fièvres pernicieuses et mortifères ». La famille est inscrite au Bureau des Pauvres en décembre 1693. En mars 1694, la plus jeune fille meurt, en mai, l'aînée et le père. D'une famille particulièrement heureuse, puisque tout le monde travaillait, il reste une veuve et une orpheline. A cause du prix du pain. Des exemples, encore plus pathétiques, et même horribles, on pourrait en ramasser à volonté dans les 1 214 familles – 3 584 personnes – que les curés de Beauvais ont couchées sur leur grande enquête des pauvres de décembre 1693 ; ou bien parmi les centaines de misérables qui, en 1662 <sup>155</sup> comme en 1709, venaient réclamer du pain au Bureau des Pauvres, qui en conserve encore les interminables listes : ils étaient 728 le 1<sup>er</sup> mars 1709, 733 le 19 avril <sup>156</sup>.*

Nous retrouvons, en Forez et dans les provinces voisines, les grandes crises qui sèment la désolation dans tout le pays : 1585-1586, 1626-1632, 1648-1653 (crise de la Fronde), 1661, 1693-1694, 1709-1710. Et d'autres... Les livres de raison et les mémoires révèlent l'une ou l'autre de celles-ci, suivant le ressenti ou le vécu de leur scripteur, mais aucun de ceux qui les ont connues n'oublie de citer les graves crises, pesteuses, disetteuses, épidémiques ou encore guerrières qui ont décimé le pays : en Forez, en Velay et en Lyonnais, les crises les mieux documentées sont celles de 1628-1632, de 1693-1694, de 1709-1710, que nous étudierons plus particulièrement, dans leur rapport avec la pauvreté de ceux qui les subissent et avec la misère qu'elles engendrent.

<sup>149</sup> La Diana, fonds Goutelas : 1 E<sup>7</sup> 212, folio 5 recto.

<sup>150</sup> *Ibidem*, folios 5 recto et verso.

<sup>151</sup> Joël Cornette : *L'affirmation de l'État absolu. 1492-1652*, page 186.

<sup>152</sup> Cf. l'ouvrage de Pierre Goubert, un classique, maintes fois réédités : *Louis XIV et 20 millions de Français*.

<sup>153</sup> Joël Cornette : *op. cit.*, page 22.

<sup>154</sup> C'est-à-dire 2,5 sols, 2,66 sols et 2,83 sols. Je rappelle que les prix se comptent en livres, sols et deniers : une livre correspond à 20 sols et un sol à 12 deniers. Donc une livre égale 240 deniers.

<sup>155</sup> « La famine de l'avènement » (1661-1662) : cf. Pierre Goubert, *L'avènement du Roi-Soleil, 1661*. Ces contingences matérielles et humaines en constituent, selon Goubert, « l'envers du décor », comme toutes les crises démographiques. Nous les retrouveront en Forez.

<sup>156</sup> Pierre Goubert : *Beauvais et le Beauvaisis de 1600 à 1730. Contribution à l'histoire sociale de la France au XVII<sup>e</sup> siècle*, pages 76 et 77.

## 2 – La misère mortifère

Mais ces auteurs n'oublient pas des crises plus anciennes, qui sont restées dans la mémoire collective.

Ce sont d'abord des pestes, le mal qui répand la terreur, à tel point que le terme en arrive à désigner toute contagion d'importance. Lors de la famine de 1693-1694, par exemple, Claude Dumarest parle « des fièvres pourprées, qu'on peut dire une sorte de peste...<sup>157</sup> ». Jean- François Duguet note en 1709 la mort d'un pauvre à l'hôtel-Dieu de Feurs, « d'une maladie pestilentielle<sup>158</sup> », encore qu'il connaisse parfaitement « la véritable peste qui nous environne de tous côtés, surtout en Allemagne et Pologne<sup>159</sup> ». Lors d'une attaque fiévreuse en 1714 qui tua de nombreuses personnes qui « mouraient en trois jours », il indique encore : « L'épouvante se répandit partout comme si c'était une peste...<sup>160</sup> ».

Comme ailleurs, la peste est omniprésente en Forez, au XVI<sup>e</sup> siècle et encore dans la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle. Elle marque les esprits de ceux qui en ont réchappé, qu'ils aient été guéris (une infime minorité) ou qu'ils se soient suffisamment éloignés, et suffisamment tôt, de l'épicentre du phénomène. Déjà, lors de la grave peste de 1507, un Montbrisonnais éprouve le besoin de laisser dans les pages de garde de son missel, ce quatrain : « En l'an mil cinq cens et sept / Que Montbrison était infect / Il en mourut de compte fait / Trois mille sept cens et sept<sup>161</sup> ». Claude Dumarest débute son livre de raison par signaler la peste de 1585, qu'il n'a pas connue puisque né le 21 septembre 1633, mais qui a laissé une forte impression dans sa famille au point d'en conserver une trace écrite : « L'année 1585, la maladie contagieuse a commencé le 21<sup>e</sup> may. Il mouroit pendant ce mois 120 personnes par jour et en suite continua jusques à la fin de l'année. Feu ma grande mère Dumarest l'avoit écrit<sup>162 163</sup> ». De même pour le curé de Feurs Jean-François Duguet, né seulement le 8 février 1660 : c'est par les relations écrites et orales qu'il est parfaitement informé sur les pestes de 1586 et surtout de 1631 ; il a consulté « les mémoires de ce temps-là<sup>164</sup> » écrit-il, et un prêtre de son église avait un fort besoin de se confier : « J'ai ouï dire à Antoine Porte, sociétaire de Feurs, qui est mort âgé de 86 ans en 1704, qu'il avait eu la peste en 1631, et qu'elle lui causait des douleurs si cruelles, qu'il prit la résolution de se tuer avec son canif, dont il perça auparavant son bubon, et heureusement en guérit. Il a vécu depuis soixante-et-dix ans, sans avoir eu d'autres maladies...<sup>165</sup> ». Donc un besoin de conserver la mémoire de l'épidémie pour, dans le futur, s'en préserver et informer ses descendants pour savoir comment éviter ses ravages !

A Montbrison, Claude Latta a mis en évidence un XVI<sup>e</sup> siècle pesteux, avec pas moins de 5 épidémies pesteuses dans sa première moitié : outre 1507 (entre 2 500 morts d'après Jean Puy et 3 700 selon quatrain précité, soit, en tenant compte de l'exagération engendrée dans les esprits par la panique, autour de la moitié de la population de la ville), 1521, 1522, 1531 et 1545<sup>166</sup>.

---

<sup>157</sup> Alain Fournet-Fayard (éd.) : *Le livre de raison de Claude Dumarest (XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles)*, rubrique 55.

<sup>158</sup> Vincent Durand (éd.) : *Feurs. Mémoire inédit de l'abbé Jean-François Duguet, curé de Feurs, suivi de L'Histoire de la famine de 1709*, page 314, rubrique XIII du chapitre sur la famine de 1709.

<sup>159</sup> Vincent Durand (éd.) : *Feurs. Mémoire inédit de l'abbé Jean-François Duguet, curé de Feurs, suivi de L'Histoire de la famine de 1709*, page 310, rubrique XII du chapitre sur la famine de 1709.

<sup>160</sup> *Ibidem*, page 296.

<sup>161</sup> Claude Latta : *Histoire de Montbrison*, page 33.

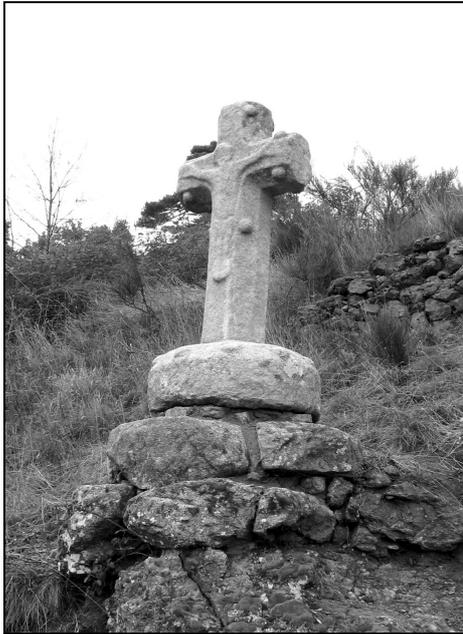
<sup>162</sup> Souligné par moi.

<sup>163</sup> Alain Fournet-Fayard (éd.) : *Le livre de raison de Claude Dumarest (XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles)*, rubrique 1.

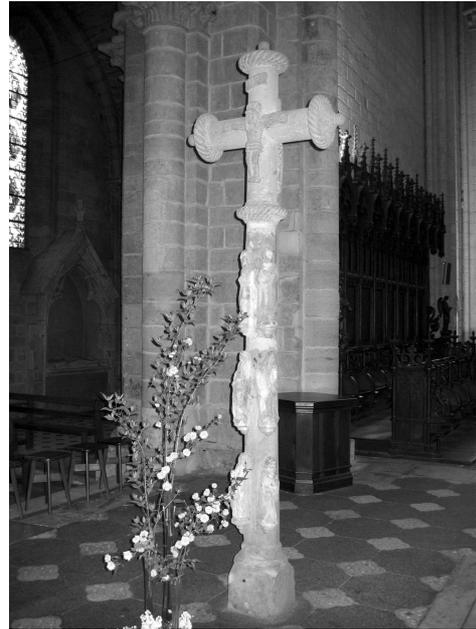
<sup>164</sup> Duguet, *op. cit.*, chapitre 3 sur l'histoire de la peste des années 1629 et 1631, page 48, rubrique 19. Il a aussi noté en dessous de son titre, page 43 : « (Voir les mémoires de M. Jailly) ».

<sup>165</sup> *Ibidem*, rubrique XXI, pages 50.

<sup>166</sup> Claude Latta : *Histoire de Montbrison*, page 33.



1



2



3

1 – Croix dite des Argnats, à Essertines-en-Châtelneuf, sur le chemin de Faury à Essertines-Basse (fin XIV<sup>e</sup> – début XV<sup>e</sup>)

2 – Croix des Saints ou d'Estiallet, élevée en 1628 pour demander protection contre la peste ; elle se trouve aujourd'hui dans le chœur de la collégiale Notre-Dame-d'Espérance de Montbrison.

3 – Statue de saint Roch (Saint-Galmier).

Impuissants devant la fureur de la maladie, nos ancêtres ne pouvaient que tenter de se protéger en demandant l'intercession de Marie ou des saints, comme saint Roch pour la peste, ou bien ériger des signes protecteurs, tels ces croix des *argnats* qui symbolisent les bubons dont on veut se débarrasser.

Le XVI<sup>e</sup> siècle stéphanois est moins renseigné. Ces tragiques épidémies ont sûrement existé, mais sont peu connues. Ainsi Gérard Berger ne peut, à la fin de son chapitre sur ce siècle d'une des trois histoires universitaires de Saint-Étienne, qu'avancer cette conclusion :

*La « peste » qui survint en 1585 fit, dit-on, de si grand ravages que, pour isoler les malades et éviter la contagion, l'on bricola en toute hâte un ensemble de « loges », (entendez des baraques en planche, à l'est de l'agglomération, vers la Richelandière, et que, pour enterrer les nombreuses victimes du fléau, l'on établit un cimetière hors de la ville, en plein champ, à la Montat. Mais, ce que l'on sait de ces malheurs est si mince que les évoquer en concluant suffit amplement* <sup>167</sup>.

Toutefois, même si elle est moins documentée, le livre de raison de Claude Dumarest certifie sa présence et son ampleur mortifère, même si les chiffres sont plus fantasmés que calculés <sup>168</sup>. Les pages du livre de raison des Thiollière ne peuvent malheureusement pas le confirmer puisque le premier scripteur, certainement Claude Saulnier, ne prend la plume qu'en 1617 <sup>169</sup>. Donc un manque de documentation, et de documentation précise pour le XVI<sup>e</sup> siècle stéphanois !

Le livre des bourgeois de Saint-Chamond met aussi en évidence la présence de la peste dans cette ville au XVI<sup>e</sup> siècle et ses liens avec la misère et la faim :

*Le dit an le pain a valu la livre : 2 sous 5 deniers, le bichet de froment : VI livres, le seigle : 5 livres, toutes autres bien chères tellement que beaucoup de gens moururent de grand nécessité et puis après la cherté au dit an , la peste fut si grande qu'il ne demeura guère de maison en ceste ville qui n'en fut frappé de la contagion* <sup>170</sup>.

Le lien entre la maladie et le manque est bien souligné dans ce cours passage. Certes les historiens ont démontré l'ambiguïté de ces rapports qui sont plus complexes : la faim précède-t-elle l'épidémie et prépare-t-elle le terrain à celle-ci ? Ou bien la peste est-elle autonome, se suffisant à elle-même, et n'est-ce pas elle qui génère la faim en désorganisant l'économie ? C'est Jacques Dupâquier qui a mis le premier en avant cette explication <sup>171</sup>. Nous y reviendrons plus longuement en observant le cas de Saint-Bonnet-le-Château dans les années 1630.

Au XVI<sup>e</sup> siècle, la peste est aussi présente en « l'an mil V<sup>c</sup> XXVIII qu'il fut l'année de la peste » à Saint-Martin-d'Estréaux <sup>172</sup>, en 1585-1586 à Feurs <sup>173</sup>, dans les années 1580 au Puy-en-Velay <sup>174</sup>...

Mais, la peste la plus documentée est celle des années 1628-1632, particulièrement à Saint-Bonnet-le-Château <sup>175</sup>. Elle est alors générale en Forez et dans les provinces environnantes. Omniprésente, elle apparaît, par allusion souvent, dans la plupart des livres de raison de l'époque : à Saint-Étienne sous les plumes de Claude Saulnier (« En l'année de la contagion <sup>176</sup> », soit 1629) et de Claude Dumarest à propos d'un événement familial de 1629 ; à Montbrison, sous celle de Claude Fouyn pour signaler succinctement le départ de la famille à la campagne en 1629 pour cause d'épidémie <sup>177</sup> ; à Feurs, dès 1629 avec un retour en

<sup>167</sup> Jean Merley (dir.) : *Histoire de Saint-Étienne*, page 71.

<sup>168</sup> Alain Fournet-Fayard (éd.) : *Le livre de raison de Claude Dumarest (XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles)*, rubrique 14.

<sup>169</sup> Philippe Pouzols-Napoléon (éd.) : *Le manuscrit dit « Thiollière de L'Isle »*, 1617-1779.

<sup>170</sup> Livre de famille. *Notes filiatives de bourgeois de Saint-Chamond (1524-1683)*, année 1586.

<sup>171</sup> Cf. par exemple, dans les nombreuses publications de cet auteur, la plus accessible, son « Que sais-je ? » : *La population française aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles*. PUF, 1979, édition refondue en 1993, 128 pages (pages 19 à 24). Pour plus de détails, voir aussi sa thèse, *La population rurale du Bassin parisien à l'époque de Louis XIV*, EHESS, 1979.

<sup>172</sup> Abbé Reure : *La maison Nazarier de Fayolle et le livre de raison d'Étienne Nazarier*.

<sup>173</sup> Cf. ci-dessus.

<sup>174</sup> Archives départementales de la Haute-Loire : 1 J 756. Et cf. Gérard Vallet : *La peste en Forez d'après les livres de raison*, pages 35 et 36. Jean Burel, dans son livre mémoire, la signale aussi au Puy, par intermittence, de 1580 à 1587. Il décrit aussi « La Grand Pytié du pauvre peuple ne sachant en quoy ganyer leur vieet de leurs enfans ». (Formule employée comme titre par Jean-Pierre Gutton, in Jean-Pierre Gutton : *La société et les pauvres en Europe (XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles)*, page 74).

<sup>175</sup> Cf. Gérard Vallet : *La peste en Forez d'après les livres de raison*.

<sup>176</sup> Le manuscrit dit « Thiollière de L'Isle », 1617-1779.

<sup>177</sup> Durand Vincent (éd.) : *Un registre de famille aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles*.

1631, sous celle savante du curé Duguet <sup>178</sup> ; à Saint-Chamond dès 1628 avec des informations plus fournies de Gabriel Ravel <sup>179</sup> ; à Saint-Rambert où le protestant André Peyretier, en 1631, fuit aussi la ville pour la campagne <sup>180</sup>. On la retrouve encore, de 1628 à 1632 à Saint-Genest-Malifaux et dans ses environs : Saint-Didier, Planfoi et le scripteur confirme sa présence à Saint-Étienne de 1628 à 1631 <sup>181</sup>.

Elle est donc particulièrement bien connue grâce au livre de remarques du docteur Pierre Boyer de Saint-Bonnet-le-Château <sup>182</sup>.

Je ne reviendrai pas sur son détail <sup>183</sup>, mais j'insisterai surtout sur les liens peste-pauvreté, en m'appuyant sur les écrits du médecin sambonitain.

Il nous confirme d'abord son extension spatiale et sa diffusion progressive suivant les routes du fait de la circulation des hommes, des soldats et certainement des marchandises : il la suit, avec angoisse, de Lyon en 1628 jusqu'à Saint-Bonnet, cheminant par Saint-Chamond, Montbrison <sup>184</sup>, Monistrol et Saint-Étienne avant d'atteindre la petite cité sambonitaine. D'une manière plus générale, la peste semble présente, de manière diffuse, ici ou là, et se déchaîner et devenir générale et catastrophique dans tout le pays, dans les années 1628-1632 comme dans les années 1580-1586, profitant de situations politiques particulières : nous voyons bien, à Saint-Bonnet comme à Feurs <sup>185</sup>, le passage et le logement fréquents des soldats de Louis XIII qui sèment misère, violence et parasites. Le curé Aulanier <sup>186</sup> la croise également – en même temps que des soldats –, lors de ses déplacements à Toulouse, dans les années 1650. Chacune de ces extensions généralisées de cette maladie correspond à des années de misère : troubles de la Ligue (années 1580-1590), guerres internes de Louis XIII contre les protestants et le Midi révoltés (années 1624-1630), troubles de la Fronde (années autour de 1650). Guerre, misère et peste font bon ménage.

La peste n'épargne personne : Pierre Boyer indique « plusieurs personnes de marque » décédées à Montbrison et il demande à Dieu de « retirer son ire et son courroux de nous et faire miséricorde à son pauvre peuple » considéré comme un tout. Mais c'est d'abord et essentiellement une maladie populaire qui touche principalement les pauvres.

Elle a d'abord été amenée à Saint-Bonnet par un père capucin, Théodore de Montluçon, qui peut-être s'exposa, ayant « fréquenté quelques personnes atteintes de la maladie contagieuse, en son voyage », peut-être quelques pauvres qu'il avait voulu secourir, comme tentèrent de le faire à Saint-Bonnet, deux de ses congénères qui, à leur tour, « s'exposèrent pour le service des malades ».

Quoi qu'il en soit, le docteur Boyer a bien compris le caractère populaire d'une maladie qui touche surtout les pauvres, et appauvrit le pays qu'elle touche : « La plupart de ceux qui furent frappés et décédèrent de la maladie étaient pauvres et nécessiteux », écrit-il. Il précise encore, lors de la première attaque de l'épidémie, en 1630, qu'« il ne resta dans la ville que trois cents personnes ou environ qu'il fallait nourrir aux dépens de la ville ». Ce que confirme, pour la rechute de 1631, le document publié par l'un des éditeurs du livre de raison, un acte notarié d'emprunt de 400 livres contracté le 3 juillet 1631 par les gens aisés de la ville « pour employer à l'entretien et nourriture et autres choses nécessaires, pendant le temps de l'affliction présente et la maladie

---

<sup>178</sup> Vincent Durand (éd.) : *Feurs. Mémoire inédit de l'abbé Jean-François Duguet, curé de Feurs*, suivi de *L'Histoire de la famine de 1709*. Titre troisième : *Histoire de la peste des années 1629 et 1631*, pages 43 à 52.

<sup>179</sup> Roger Defay (éd.) : *Livre de famille. Notes filiales de bourgeois de Saint-Chamond (1524-1683)*.

<sup>180</sup> Claude Longeon (éd.) : *Le « Livre de Mémoire » d'un protestant forézien (1608-1646)*.

<sup>181</sup> J-B Vanel (éd.) : *La peste à Saint-Genest-Malifaux en 1628. Journal inédit de Louis Jacquemin*.

<sup>182</sup> Les Boyer. *Bibliothèque de la Diana*.

<sup>183</sup> Pour plus d'informations, se reporter à mon article cité ci-dessus.

<sup>184</sup> À Montbrison, cette peste débute en 1626 et sévit jusqu'en 1630, mais les registres paroissiaux font défaut pour apprécier l'ampleur exacte de la mortalité. La ville connaîtra une dernière épidémie de peste en 1646. Cf. Claude Latta : *Histoire de Montbrison*, page 71.

<sup>185</sup> Cf. Les Boyer. *Bibliothèque de la Diana*, et Vincent Durand (éd.) : *Feurs. Mémoire inédit de l'abbé Jean-François Duguet, curé de Feurs*, suivi de *L'Histoire de la famine de 1709*. Titre troisième : *Histoire de la peste des années 1629 et 1631*, pages 43 à 52

<sup>186</sup> *Moi, Hugues Aulanier. Journal de l'abbé Aulanier, curé du Brignon (1638-1691)*, tome 2 : 1641-1650 et tome 3 : 1651-1655.

contagieuse <sup>187</sup> ». C'est une grande charge pour la communauté que de nourrir, soigner et faire enterrer les pauvres, alors que la maladie arrête toute activité et appauvrit la cité.

Ailleurs, en Beaujolais, le docteur Missol, a bien mis en évidence, lui aussi, un des caractères premiers de la maladie : son côté populaire (le fait qu'elle touche en priorité les pauvres) et la désorganisation de la vie et de l'économie locale. À Villefranche, en 1629, une délibération du conseil de ville trouve que c'est une grande charge que « (la) nourriture et (l')entretien des malades et autres personnes, tous pauvres gens en grand nombre », ainsi que les médecins et les corbeaux à entretenir, les loges à construire pour la quarantaine et l'isolement des malades...<sup>188</sup>.

C'est la dimension sociale de la maladie : elle touche plus les pauvres du fait de leur misère, de leur faiblesse, de leurs conditions de vie – entassement et promiscuité – et parce qu'ils n'ont pas de résidence campagnarde pour se retirer et se mettre à l'abri de la contagion, alors que le seul remède efficace peut être résumé par ces vers, mis en application par la majorité des élites urbaines, même si parmi elles, il ne manque pas d'âmes charitables pour secourir les pauvres :

*Pour fuir de la peste le dard  
Pars tôt, va loin, et reviens tard* <sup>189</sup>.

Le docteur Boyer ne s'en prive pas, qui indique avoir quitté rapidement la ville lors des deux attaques pesteuses, en 1630 et en 1631, chaque fois pour plusieurs mois, « en mesme temps (que) grand nombre d'habitants qui se retirèrent à la campagne ». Ce que firent aussi les scripteurs des autres livres de raison !

Mais aussi, le docteur Boyer montre bien la désorganisation de l'économie (dont fait partie cette fuite des gens aisés) par la peste ; le lien entre la peste et la famine est plus subtile qu'on ne le croit trop souvent : si la peste s'attaque souvent à des êtres faibles qui souffrent de malnutrition, de sous-nutrition, voire de la faim, le manque des bras pour faire tourner l'économie, du fait de la maladie ou de la crainte de la maladie, entraîne disette et famine. Certes la peste naît en partie de la pauvreté, mais plus encore c'est elle qui génère pauvreté et misère <sup>190</sup> !

L'autre grande calamité est la faim. Même les élites qui tiennent des livres de raison, vraies mercuriales, scrutent sans cesse le temps et notent le prix des aliments, principalement des céréales, bases de l'alimentation.

Certaines années sont terribles pour les habitants des villes comme des campagnes, principalement dans les classes populaires. Les deux grandes crises des années 1693-1694 et 1709-1710, ont laissé des traces dans des enquêtes administratives et dans les écrits du for privé foréziens et des régions alentour.

Saint-Étienne et son pays économique sont particulièrement touchés en 1693 et 1694. Cette crise y est particulièrement bien connue grâce à 3 livres de raison ou mémoires que je me contenterai de citer et de commenter.

---

<sup>187</sup> Document publié par Louis Charréau, maire de Saint-Bonnet, qui a édité une des versions du livre de raison.

<sup>188</sup> Cité par Léon Missol (docteur) : *Notice historique sur l'Ancien Hôpital de la Quarantaine ou des pestiférés de Villefranche en Beaujolais*.

<sup>189</sup> Cité par Léon Missol (docteur) : *op. cit.*

<sup>190</sup> Pour tout ce long développement, se reporter à mon article *La peste en Forez d'après les livres de raison*.

L'evaluation de la grenette de Montbrison

Année	froment	seigle	orge	avoine
1699	2 11	2	1 10	0 14
1700	1 14	0 18	0 12	0 8
1701	1 19	1 2	0 15	0 13
1702	1 7	0 17	0 12	0 8
1703	1 15	0 17	0 10	0 10
1704	1 8	0 14	0 8	0 7
1705	1 3	0 14	0 12	0 9
1706	1 2	0 10	0 10	0 8
1707	1 1	0 14	0 9	0 6
1708	2 8	1 18	1 0	0 9
1709	2 9	1 17	1 0	0 8
1710	2 0	1 7	0 13	0 8
1711	1 15	1 0	0 15	0 6
1712	2 0	1 10	1 0	0 10
1713	2 14	2 4	1 10	0 15
1714	2 6	1 10	1 5	0 17
1715	1 6	0 18	0 11	0 8
1716	1 2	0 10	0 11	0 8
1717	1 6	0 19	0 12	0 8
1718	1 13	1 0	0 12	0 7
1719	2 14	1 13	0	0 17
1720	2 4	1 13	1 0	0 17
1721	1 13	0 18	0 12	0 9
1722	1 17	1 0	0 14	0 10
1723	2 2	1 5	0 15	0 14
1724	2 6	1 0	0 10	0 10
1725	1 14	1 4	0 14	0 10

pour 1728 froment 1728  
1728 froment  
seigle 7 18  
avoine 3 8  
2 14

pour 1712 froment 1712  
1712 froment  
11 10

10 3  
4 15  
19 17  
6 2  
2 17

Mercuriales de la grenette de Montbrison (années 1699-1726) : prix du froment, du seigle, de l'orge et de l'avoine (fonds Peuvergne, archives de la Diana)

Le prix du pain conditionnait toute la vie des classes populaires, et était le grand responsable de la misère et des plus grandes tragédies humaines.

Le scribeur du livre de la famille Thiollière présente, dans une écriture phonétique mais particulièrement touchante, la famine des années 1692-1694 :

*Lan neye mil si cent noyente deus la famine estet dent sayste ville de St Etienne : il est mort plus de huis mille personnes ; les gens ne trouven pas a manger este aublige de mange des chien sousvent et des cheveu, des rat et austre mile sorte de rasine et derbe et manger le son par les voye ; le ble valet neuf livres dis soubt le boysau, les gent mouret par les rues ; on les voyet mourit ; jai esté nome pour le cartier de tarentaize et polinieq son syndic ou il luy avet dans ses deux voye huissent pauvres ; on a este dans lobligation dentayre les pauvre a la montat ; le ble a valut 10 £ le boysau de qui pesent quarante sains livres, cela dure dans lanneye 1692 et 1693<sup>191</sup>.*

Le livre de raison de Claude Dumarest confirme la description du scribeur du précédent livre de raison. Dès 1692, les saisons se dérèglent et les prix commencent à grimper en attendant le paroxysme de la crise en 1693 et surtout 1694 : « En l'année 1692 [...] : Le boiseaux de seigle<sup>192</sup> cest vendu 55<sup>s</sup><sup>193</sup> et le froment 3<sup>lt</sup> 10<sup>s</sup><sup>194</sup>. Toutes les denrées ont été aussy extremem<sup>t</sup> chères<sup>195</sup>. »

<sup>191</sup> Philippe Pouzols-Napoléon (éd.) : *Le manuscrit dit « Thiollière de L'Isle », 1617-1779.*

<sup>192</sup> Le seigle, base de la nourriture populaire, le froment et le pain blanc étant réservé aux élites de la cité.

<sup>193</sup> 55 s = 55 sols c'est-à-dire 2 livres 15 sols.

<sup>194</sup> 3 lt 10 = trois livres tournois 10 sols ou 70 sols : une livre = 20 sols et 1 sol = 12 deniers, d'où une livre = 240 deniers.

<sup>195</sup> Alain Fournet-Fayard (éd.) : *Le livre de raison de Claude Dumarest (XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles)*, rubrique 54.

*Les années 1693 et jusque au mois de juillet 1694 qu'on a fait la récolte des bleds, ont des années remplies de misères : on peut dire qu'une partie de la France a été frappée des trois fléaux du Seigneur, que nos péchés et nos crimes nous ont attirés sa colère par une disette presque générale, par des fièvres pourprées, qu'on peut dire une espèce de peste, lesquelles ont fait mourir beaucoup de peuple, une guerre très sanglante sur toutes nos frontières, nombre de nouveaux éditz et des taxes sur tous les officiers, et autres particuliers et sur le tout une cessation de tout le négoce, la plupart des ouvriers n'ayant pas d'ouvrages. Mais je crois qu'il ny a point heu de plus affligée que notre misérable Ville, puisqu'au mois d'octobre 1693 qu'on fut obligé de faire perquisition des pauvres dans tous les quartiers de la ville, il s'en trouva environ 5 500 ; et dans la suite, le nombre augmentoit tous les jours, auxquels il fallut faire quelque distribution de pain, les bonnes maisons c'étant quotizées à pourpotion de leurs biens et de leurs charittéz, mais quelque secours qu'on ayé peut faire, tout cela na peut suffir au grand nombre qu'il y en avoit. Et on a veu languir, et mourir, pendant l'hiver, les pauvres sur le pavé, et dans les écuries, l'hôpital n'étant pas suffisant pour les retirer. Ils se sont même attachés à manger des chevaux qu'on jettoit à la voieries, des boyaux et autres excremens que les bouchers jettoient dehors leurs boutiques ; ils nont pas éparniés les chiens et les chats qu'ils pouvoient attraper. Au commencement du printemps 1694 on les a veu paistre, et manger l'herbe aux champs comme les bestes, l'herbe toute creües, on voyoit la mort peinte, et quelque chose d'affreux sur leurs visages. Il y a heu des jours qu'on a enterré dans les deux églizes, des cinquante à soixante corps [...].*

*... [on amenait des lieux excentrés] des cinq à six corps dans une charrette, on les enterroient sans aucunes cérémonies de l'Eglise ; on en a trouvé dans les chambres, morts sans secours, lesquels étoient déjà corrompus. On a fait état que dans la ville ou la parroisse, il était morts sept à huit mil personnes. Il est resté des hameaux tous déserts. Enfin, il y a heu peu de maisons sans malade ou de morts : j'en ay heu mon filz, ma fille Marie et ma servante qui en ont été attaqués, mais ma chère épouse a payé pour tous, puisqu'elle en est morte [...]. Le soigle aux mois de Mars, Avril, Mai et Juin c'est vendut jusque à 7<sup>l</sup> et 7<sup>l</sup> 10<sup>196</sup> le boiseaux et le froment à pourpotion [...]. On faisoit du pain d'avoine bled noir et d'orge, toutes les autres denrées très chères. Jamais homme navoit veu les grains sy chers<sup>197</sup>.*

Un autre manuscrit confirme les 2 premiers et montre les contemporains – même s'ils appartiennent aux classes aisées et s'ils ne sont pas touchés eux-mêmes directement par ces malheurs – atterrés par toutes ces misères : « Temps de disette et de calamité où l'on voyait les pauvres semblables à des bêtes brouter l'herbe et les malades de l'hôpital manger chiens et chats<sup>198</sup>. »

Ces trois descriptions – convergentes – soulignent un certain nombre de points importants qu'il faut maintenant synthétiser.

D'abord, c'est bien du prix des céréales, de la disette, de la famine que le peuple et les pauvres souffrent et ils en meurent, même si ce sont finalement les maladies et les épidémies collatérales qui les achèvent : certes, ils ne décèdent pas forcément au moment exact où les prix ont atteint le sommet de leur courbe, mais ils meurent sinon de faim, du moins à cause de la faim, quand ils se sont bien affaiblis, et qu'épuisés, ils ont aussi fini peut-être leurs réserves alimentaires et leurs maigres économies, leurs corps sont alors amaigris et affaiblis. Dans tous les cas, c'est la conjonction de la faim, de la maladie, souvent qualifiée alors de « populaire », puis de l'épidémie que résultent la catastrophe, et l'hécatombe démographique.

Entre temps, les nécessiteux ont dû se jeter sur des nourritures de substitution, avariées et immondes, ou auxquelles ils ne sont pas accoutumés, qui ont, dans de nombreux cas, provoqué des maladies digestives vite transformées en épidémies.

Cette faim touche les pauvres qui tombent en masse – même si les chiffres donnés sont certainement fantasmés et amplifiés, comme pour toute crise, pesteuse ou de subsistance, dans cette période pré-

---

<sup>196</sup> Soit 140 et 150 sols !

<sup>197</sup> Alain Fournet-Fayard (éd.) : *Le livre de raison de Claude Dumarest (XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles)*, rubrique 55.

<sup>198</sup> *Vie de Pierre Molin* (prêtre sociétaire de la ville), Ms 85 de la BM de Saint-Étienne, cité par Alain Fournet-Fayard (éd.) : *Le livre de raison de Claude Dumarest (XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles)*, note 43, page 109.

statistique, mais ils situent l'ampleur de la crise et le vécu des gens, peuple, pauvres, comme aisés qui la relatent <sup>199</sup>. La crise, la misère et la mort touchent principalement les quartiers populaires qui sont alors des fabriques de pauvres.

C'est la conjugaison de plusieurs années médiocres puis mauvaises qui crée la crise, puis la misère, enfin la mort d'organismes épuisés par plusieurs années de privation : les pauvres souffrent d'abord de la crise avant d'en mourir ! La crise a commencé en 1692, mais on meurt principalement dans le premier semestre 1694, du fait de la faiblesse des organismes affaiblis par une faim lancinante et durable.

La politique par le biais de la guerre et des efforts financiers et fiscaux demandés a entretenu et exacerbé la misère.

La crise agricole primitive de sous-production, qui a enclenché la cherté et la crise, se double ensuite d'une crise manufacturière, les produits « industriels » et artisanaux n'étant plus achetés puisque les budgets populaires se concentrent sur le seul poste alimentaire.

Les hôpitaux sont insuffisants pour soulager sinon soigner la masse des pauvres et des malades, et l'investissement charitable privé peut expliquer que les aisés soient atteints par les maladies des pauvres qu'ils secourent, et qu'ils tombent à leur tour atteints par la contagion.

Il en est de même pour le Montbrisonnais.

A Montbrison même, la crise de 1692-1694, résultat du cumul de trois années déficitaires au niveau de la récolte des céréales – la première médiocre, les deux autres terribles – qui génèrent une flambée des prix : le bichet de froment et celui de seigle atteignent respectivement 65 et 55 sols (une augmentation de 86 % pour l'un et de 104 % pour l'autre par rapport aux années antérieures) <sup>200</sup>. Claude Latta montre bien le paroxysme de la crise : « La situation s'aggrave tout au long de l'hiver 1693-1694 », pour atteindre un maximum de septembre 1693 à avril 1694 (82 décès dans la paroisse Saint-Pierre) pour une « mortalité » qui dure de mars 1693 à septembre 1694 avec 33 décès en 1692, 79 en 1693 et 77 en 1694 contre une moyenne de 26 pour les années 1687-1691, toujours dans la paroisse Saint-Pierre. Les dates indiquées montrent l'importance des mauvaises récoltes pour expliquer cette « catastrophe démographique sans précédent <sup>201</sup> » (importance de l'année récolte 1693-1694). C'est la misère qui explique ces crises, qui elles-mêmes multiplient cette misère, et amènent plusieurs membres d'une même famille au tombeau. Le schéma classique de leur déroulement et l'enchaînement des éléments les composant sont décrits par Claude Latta pour 1693-1694 :

*Après la disette, une épidémie de typhoïde atteint des organismes affaiblis par la sous-alimentation. Elle a trouvé un terrain favorable chez des malheureux qui ont eu des nourritures « infectes » et du pain « fait avec des farines échauffées et altérées » <sup>202</sup>.*

La famine a décimé les pauvres structurels, en même temps qu'elle en créait d'autres, conjoncturels, cette multiplication profitant de la base populaire fragile, dépendante et toujours au seuil du déclassement.

1693-1694 est le type de ces crises frumentaires aux ramifications urbaines et manufacturières, typiques de l'Ancien Régime économique et social : pénurie d'origine alimentaire, conséquences sociales graves (misère, mendicité, chômage, abandons multipliés d'enfants), épidémies liées à la sous-nutrition et à la malnutrition, hécatombe démographique majoritairement dans les rangs du peuple et des pauvres, la caractérisent <sup>203</sup>.

Les secours ne sont pas à attendre des campagnes du plat pays alentour, puisque le plat pays est le premier touché par la disette des grains. Ainsi, le curé de Saint-Laurent écrit dans son registre paroissial en 1694 :

---

<sup>199</sup> Notons là que les pauvres, le plus souvent illettrés, n'ont pas laissé d'archives directes, mais que ce que l'on sait d'eux provient toujours de la plume des aisés, des dominants ou des administrateurs.

<sup>200</sup> Claude Latta : *Histoire de Montbrison*, page 72.

<sup>201</sup> Claude Latta : *Histoire de Montbrison*, page 73 (pour la citation et les chiffres).

<sup>202</sup> *Ibidem*, page 72.

<sup>203</sup> Richard Gascon et Claude Latta : *Une crise urbaine au XVII<sup>e</sup> siècle. La crise de 1693-1694 à Lyon : quelques aspects démographiques et sociaux*.

*Les pauvres mourans de faim ou pour avoir longtemps demeurez sans pain ou pour avoir mangé de ces méchants pains, les riches mourroyent aussy bien que les pauvres d'une fièvre maligne ou pourprée... on trouvait quantité de pauvres morts dans les chemins, qui marchaient jusqu'à ce qu'ils toboient* <sup>204</sup>.

À Savigneux, Claude Latta souligne « la catastrophe des années 1693-1710 » : la paroisse passe de 65 feux – c'est-à-dire foyers – en 1680 (420 habitants), à 50 feux en 1697 (300 habitants), sans amélioration de la situation démographique entre 1694 et 1709, ni au XVIII<sup>e</sup> siècle dont Claude Latta a pu établir « la litanie des fièvres » (particulièrement en 1750 et la période 1760-1767 avec 8 années de mortalité consécutives). La misère résulte là des fièvres paludéennes, également, qui empêchent les agriculteurs de travailler et les emmènent souvent au tombeau <sup>205</sup>.

L'autre crise bien connue est celle du Grand hiver 1709-1710, qui dans la même paroisse Saint-Pierre à Montbrison a provoqué une inflation phénoménale du nombre des décès : 93 en 1709 et 72 en 1710, pour une moyenne de 30 décès annuels pour les années 1704-1708 <sup>206</sup>. La décrue se situe en octobre 1710, après la bonne récolte 1710. Mais, en Forez, aucune récupération de population n'a été possible avant 1720, puisque ces deux graves crises ont été suivies, rapidement, par des rechutes, dès 1698 et 1712 <sup>207</sup>.

Cette crise a donné lieu au remarquable mémoire de l'abbé Jean-François Duguet – celui-ci parle auparavant, lui aussi de la crise de 1693-1694 qui a touché Feurs, mais plus succinctement. Pour des raisons climatiques bien connues, la dernière grande crise de subsistance aux graves et tragiques conséquences démographiques s'abat sur la France et sur Feurs, générant la misère, la mendicité et l'errance. Le scripteur souligne parfaitement les conséquences humaines de la crise du fait du froid, d'abord, de l'humidité excessive du printemps 1709 et de mauvaises récoltes en 1708 et surtout en 1709, avant que la bonne récolte de 1710 ne vienne la clore. Le phénomène est amplifié par la spéculation <sup>208</sup>.

*La famine commença à se faire sentir au mois de mars 1709 [...] (ce qui provoqua) la cherté [...] (et répandit) l'effroi partout, ce qui était déjà arrivé dans la disette de 1694* <sup>209</sup>.

*La mauvaise nourriture, ou le pain d'orge et d'avoine qu'on avait pas accoutumé, produisirent des fièvres malignes et pestilentiennes qui régnèrent toute l'année et emportèrent un fort grand monde. Je ne dis rien d'un nombre infini de pauvres qui mouraient de faim, et auxquels le cimetière nouveau que je fis rétablir ne put suffire que l'espace de six mois* <sup>210</sup>.

Le curé Duguet semble distinguer, à juste titre, le peuple et les pauvres qui meurent directement ou indirectement de la faim, des gens aisés qui décèdent – en nombre important mais moindre – des maladies contractées au contact des pauvres qu'elles essaient de secourir. Particulièrement, « un grand nombre de curés ont été la victime de leur zèle et ont pris le mal de leurs paroissiens <sup>211</sup> ». C'est la contagion, au contact des pauvres, qui affecte et infecte les « riches », comme en 1693-1694.

Outre l'arrêt des mariages, le déficit des naissances, l'inflation des décès (d'après Duguet, 20 baptêmes pour 300 enterrements) <sup>212</sup> leur non-inscription dans les registres du fait de l'urgence du moment, cette cherté provoque pauvreté exacerbée – en nombre et en intensité – et misère :

---

<sup>204</sup> Cité par Claude Latta, *ibidem*, page 73.

<sup>205</sup> Collectif : *Savigneux hier et aujourd'hui*, page 49.

<sup>206</sup> Claude Latta : *Histoire de Montbrison*, page 73.

<sup>207</sup> *Ibidem*.

<sup>208</sup> Beaucoup de détails finement observés in : *Feurs. Mémoire inédit de l'abbé Jean-François Duguet, curé de Feurs*, suivi de *L'Histoire de la famine de 1709*, pages 303 à 317.

<sup>209</sup> *Feurs. Mémoire inédit de l'abbé Jean-François Duguet, curé de Feurs*, suivi de *L'Histoire de la famine de 1709*, pages 306 et 307, section VI de *L'Histoire de la famine de 1709*.

<sup>210</sup> *Ibidem*, page 309 (XI).

<sup>211</sup> *Ibidem*, page 312 (XIII).

<sup>212</sup> L'exactitude des chiffres est moins importante que la tendance, bien réelle, qu'elle indique !

*Les pauvres inondèrent d'abord la campagne* <sup>213</sup>. *Le paysan en était accablé. Le dimanche des Rameaux 1709, il en coucha quarante chez Mathieu Gras, et le vendredi saint, trente-cinq chez Morillon. Il faut leur donner à tous du pain et de la soupe* <sup>214</sup>.

Pour essayer de nourrir ces pauvres, les autorités doivent acheter des céréales où il s'en trouve, ce qui entraîne l'opposition des populations du cru, qui craignent elle-même la famine : « Il fallut l'aller quérir avec armes et escorte <sup>215</sup>. »

*Jamais on n'avait vu une terreur semblable. Tout le monde voulait fuir : le peuple qui croyait trouver plus de subsistance ailleurs ; les gens de condition qui voulaient dérober à leurs yeux le spectacle de la misère publique et se dérober eux-mêmes aux pauvres et aux voleurs. Il fallait faire garde dans toutes les maisons de campagne où l'on croyait qu'il y avait du blé. On volait publiquement [...]* <sup>216</sup>.

Le mécanisme de toutes ces crises – 1693-1694, 1709-1710 et les précédentes – apparaît clairement dans les notes de Duguet, même leur aspect psychologique.

Sans parler de la crise de la Fronde bien présente en Forez, mais moins documentée, aggravée aussi par les événements politiques, il importe, pour conclure, de bien souligner que c'est la combinaison disette, maladie, épidémies, qui provoque, sous l'Ancien Régime, des misères catastrophiques et des hécatombes démographiques, dont les victimes premières et principales sont les pauvres.

*Cette société urbaine de l'Ancien Régime est fragile. Elle l'est par les catastrophes qui déciment sa population : la peste du Moyen Âge jusqu'au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle ; la famine aggravée de fièvres qui prennent le relais de la peste dans la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle : on crève de misère, de faim et de froid sous le règne de Louis XIV* <sup>217</sup>.

Par contre, je n'étudierai pas ici le phénomène des abandons d'enfants, qui est « l'un des révélateurs de la pauvreté et de la misère sous l'Ancien Régime <sup>218</sup> », qui est structurel et consubstantiel à la société des Temps modernes, mais qui devient catastrophique, conjoncturellement, lors des crises de subsistance. L'histoire du Petit Poucet se déroule en 1694 et ce n'est pas un hasard <sup>219</sup>. Je ne peux qu'inviter à consulter les nombreux travaux de Joseph Barou sur l'aspect forézien de la question <sup>220</sup>.

### **3 – Importance du contexte économique et politique**

L'importance du contexte économique et politique est maintes fois soulignée par les chroniqueurs qui écrivent sur les événements qui ont touché leur patrie, le petit pays dans lequel ils vivent.

Pour Jacques Dupâquier, « la guerre [...] (est) inséparable de l'épidémie et de la hausse des prix : c'est par son intermédiaire que l'histoire politique marque son empreinte sur la conjoncture démographique <sup>221</sup> ».

À l'époque de la guerre de la Ligue d'Augsbourg (1688-1697), la crise de subsistance se double d'une crise du travail manufacturier à Saint-Étienne et dans son bassin d'emploi : se crée alors un véritable cercle vicieux.

Le financement de la guerre provoque une inflation des impôts <sup>222</sup> à un moment où la population est déjà touchée par la crise de subsistance <sup>223</sup>. Malgré les demandes d'armes par l'État à la manufacture stéphanoise,

---

<sup>213</sup> *La crise est d'abord agricole et ne se propage au reste de l'économie et à la ville que dans un deuxième temps, par l'afflux de ruraux miséreux et déracinés et par le chômage industriel qu'elle génère collatéralement.*

<sup>214</sup> *Ibidem*, page 313 (XIII).

<sup>215</sup> *Ibidem*, page 314 (XIII).

<sup>216</sup> *Ibidem*, page 315 (XIII).

<sup>217</sup> Claude Latta : *Histoire de Montbrison*, page 75.

<sup>218</sup> *Ibidem*, page 76.

<sup>219</sup> Cf. Robert Darnton : *Le grand massacre des chats*.

<sup>220</sup> Par exemple Joseph Barou : *Les enfants abandonnés à Montbrison au temps de Louis XV. Étude des registres de l'hôpital Sainte-Anne (1715-1772)*.

<sup>221</sup> Cf. *La population française aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles*, op. cit., page 22.

<sup>222</sup> Phénomène dénoncé par maints livres de raison. Cf. ci-dessus.

<sup>223</sup> Tout le développement qui suit a pour base l'article de Jacques Laversanne : *Le Rio do Rey, 1689-1694. Première jonction des eaux des sources de la Semène au Furan*.

le travail vient à manquer (et encore plus dans les manufactures annexes, comme le textile). Les affairistes sur lesquels l'État s'appuie pour obtenir des fusils dans l'urgence, s'enrichissent sur le dos des ouvriers à qui ils octroient un salaire dérisoire : un marchand d'arme parisien, Maximilien Titon, se voit confier la direction d'un magasin d'armes royales, à la Bastille, qui supervise toute la production française et la vend aux capitaines des compagnies ; rapidement, il se fait une fortune de plus de 3 millions de livres, alors que le salaire moyen journalier d'un ouvrier est de l'ordre d'une livre et demi. Même des administrateurs s'en émeuvent. L'intendant de Lyon, de Bérulle, écrit au contrôleur général des Finances le 26 janvier 1694 :

*Je ne puis me dispenser de vous présenter encore une fois l'estat misérable des ouvriers de Saint-Étienne. La plupart quittent et désertent, faute de travail, et une infinité meurt de faim et de misère. Il n'y a plus que la Marine pour donner du travail et prévenir la ruine et la perte de la meilleure fabrique d'armes du royaume, il faut obliger le sieur Titon de donner du travail aux ouvriers et de payer les armes ce qu'elles valent.*

Tout est dit ! L'intendant essaie bien d'organiser les secours aux pauvres et la prise en charge de ceux-ci par les Stéphanois, mais ils sont dépassés par le nombre : plus de 4 000 !

Le curé Chapelon (1647-1694), lui-même mort des dommages collatéraux dus à la famine, résume la situation dans son poème en langue vulgaire stéphanoise, en prêtant ces mots à l'ouvrier : « La misera de Santetiève l'an 1693-1694 » : « Prenez-moi cela, je vais tomber d'inanition ! Il n'y a plus chez moi ni viande, ni vin, ni pain. Donnez-moi ce que vous voudrez, encore faut-il que je mange ! » Et le marchand de répondre : « Faites bon marché, ou bien fermez boutique. Tenez, voici du fer, prenez-en pour la moitié et nous vous paierons le reste peu à peu. »

La situation n'est pas meilleure dans le bassin d'emploi stéphanois et dans les autres corps de métier, touchés par les impôts de la guerre, la montée des prix, le sous-emploi et les épidémies concomitantes. Le curé de Jonzieux écrit dans ses registres que dans le métier des rubans (bien présent à Marlies, Saint-Romain et Jonzieux, dans la mouvance et la dépendance stéphanoise), « il n'y a qu'à travailler son saoul et mourir de faim c'est-à-dire qu'ils ne peuvent fournir l'entière subsistance ».

Aussi ne faut-il pas s'étonner qu'à Saint-Genest-Malifaux, la population passe de 1 300 habitants avant la crise à 900 en 1697, avec l'enregistrement de 71 décès en 1692, 101 en 1693 et 219 en 1694, pour une moyenne d'environ 50 morts annuelles avant la crise. La faim, les « maladies populaires », la nécessité, la guerre et l'errance ont creusé des vides !

## Conclusion

Ces structures économiques et mentales ne vont pas disparaître par enchantement du jour au lendemain, sous la pression d'un événement politique, fût-il aussi important que la Révolution française. Nous retrouvons cette pauvreté « ancienne » dans les différents régimes révolutionnaires (Constituante, Législative, Convention, Directoire, Consulat) et sous l'Empire <sup>224</sup>, et le même type de crises périodiques, qui, même si elles ne provoquent plus les mêmes hécatombes qu'aux XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles, témoignent d'une pauvreté, chronique et exceptionnelle, qui perdure. Le changement ne commencera qu'avec la deuxième du XIX<sup>e</sup> siècle et l'avènement d'une société industrielle, ce que résume parfaitement Jean-Pierre Gutton :

*Ce n'est qu'à partir des années 1850 que ces mécanismes commenceront vraiment à se dérégler. Ce n'est que lentement qu'ils disparaîtront sous l'effet conjugué des lois sociales, des progrès médicaux et chirurgicaux, de l'élévation du niveau de vie, de l'urbanisation liée à l'industrialisation <sup>225</sup>.*

Les mémoires d'enfance de Benoît Malon montrent, encore en plein XIX<sup>e</sup> siècle, la détresse, parfois vitale, de ces petits journaliers, obligés de louer leurs bras et leur force de travail, presque leur seul bien, loin de leur pauvre chaumière, de se soumettre aux aléas du temps (climat), parfois d'en mourir, comme le père de notre

---

<sup>224</sup> Cf. 2 synthèses : Michel Vovelle (dir.) : *L'état de la France pendant la Révolution (1789-1799)*. Et Jean-Luc Chappey et Bernard Gainot : *Atlas de l'empire napoléonien. 1799-1815. Vers une nouvelle civilisation européenne*.

<sup>225</sup> Jean-Pierre Gutton : *La société et les pauvres en Europe (XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles)*, pages 198 et 199.

scripteur, et l'existence extrêmement difficile d'une veuve avec des enfants à charge (sa mère), obligée de se louer à son tour <sup>226</sup>. Donc pas de réel changement : un Ancien Régime qui n'en finit pas de mourir et qui perdure en plein XIX<sup>e</sup> siècle !

Les historiens stéphanois mettent bien en évidence des crises dont la nature est similaire à celles d'Ancien Régime au début du XIX<sup>e</sup> siècle. Jacqueline Bayon présentant les difficultés qui continuent à s'accumuler au début de la Révolution, met en avant, en 1790, « les sempiternelles difficultés d'approvisionnement »,

*le problème de la soudure. Début juin, le seigle et le froment commencent à manquer. La situation prend un tour véritablement préoccupant <sup>227</sup>, d'autant que la récolte 1790 s'avère médiocre. La Charité vend son surplus à la Grenette, cependant que les citoyens ayant quelques stocks sont invités à faire de même. Les mécontentements commencent à fuser de toutes parts [...]. Le 4 août 1790, une émeute de la faim éclate <sup>228</sup>.*

Une telle situation se renouvelle tout au long de l'époque révolutionnaire, les problèmes climatiques, économiques, politiques se conjuguant, comme jamais, pour générer misère et pauvreté.

Au moment de la Terreur, malgré la loi du Maximum (septembre 1793) et les politiques publiques d'approvisionnement, « l'extraordinaire sécheresse de l'été 1793 et le siège de Lyon <sup>229</sup> ont achevé de vider les greniers stéphanois <sup>230</sup> » : « La faim, sœur de la misère et du chômage, accompagne le Stéphanois à l'entrée d'un hiver qui promet d'être rigoureux. Les pauvres gens, les « trois soupes », ont bien du mal [...] <sup>231</sup> » à se sustenter avec un potage « tremblant ». « Le problème de la faim, toujours présent, jamais résolu, continue de hanter toute l'histoire de l'An II <sup>232</sup>. »

Le changement de régime politique n'améliore pas le régime alimentaire des masses populaires, et le prix du pain atteint « des sommets en décembre 1794 <sup>233</sup> ».

Le Consulat et l'Empire ne dérogeront pas à cette règle d'une misère populaire prégnante dans la ville « industrielle ». De 1799 à 1814, « les faubourgs populaires de Polignais et du Panassa, véritable cour des miracles, recèlent quelques-unes des rues les plus misérables de la ville ; le long de celles-ci [...] s'égrène un chapelet de pitoyables habitations. C'est là que descendent, les jours de colère, les Stéphanois affamés <sup>234</sup> ».

La géographie de la misère, dans la ville, n'a pas, non plus, tellement évolué par rapport à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle... celle-ci se concentrant dans les quartiers populaires.

On pourrait trouver d'autres exemples similaires, avec des nuances locales, dans tout le département de « Rhône-et-Loire » pour quelque temps encore.

Un historien qui aurait écrit au début dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle aurait pu présenter « un monde que nous n'avons pas encore perdu <sup>235</sup>... »

---

<sup>226</sup> Benoît Malon : *Souvenirs d'enfance ou Fragments de mémoires*. In Latta Claude : *Benoît Malon, une jeunesse forézienne*.

<sup>227</sup> En août 1790, moment culminant de la crise.

<sup>228</sup> In Jean Merley (dir.) : *Histoire de Saint-Étienne*, page 116.

<sup>229</sup> Encore et toujours « le ciel » et la politique !

<sup>230</sup> *Ibidem*, page 129 (cf. pages 129 et 130).

<sup>231</sup> *Ibidem*, page 130.

<sup>232</sup> *Ibidem*.

<sup>233</sup> *Ibidem*, page 134.

<sup>234</sup> *Ibidem*, page 136.

<sup>235</sup> Pour faire référence au livre de l'historien anglais Peter Laslett : *The World we have lost : England before the Industrial Age*. Londres, 1965. Traduction française : *Un monde que nous avons perdu : Famille, Communauté et Structure sociale dans l'Angleterre pré-industrielle*. Flammarion, 1969, 299 pages.

## Sources

Les principales sources ont été dépouillées et exhaustivement utilisées par les grands chercheurs sur l'histoire de la misère et de la pauvreté, Jean-Pierre Gutton, Bronislaw Geremek et, en ce qui concerne le Forez et Montbrison, Joseph Barou : ce sont principalement les archives hospitalières, les archives administratives et judiciaires, les ordonnances et édits émanant des diverses autorités...

Je me suis servi des différents travaux ci-dessous, qui les utilisent et les citent. J'ai, dans le cadre de mes recherches personnelles, plus particulièrement travaillé sur les livres de raison et mémoires (Jean-Pierre Gutton ne les ignorait pas dans le cadre de sa grande thèse). J'ai principalement recensé et m'ont particulièrement servi, dans le cadre de ce travail et de cet article sur la pauvreté :

- *Livre de raison des seigneurs d'Aix* (La Chaise d'Aix dans le Roannais). La Diana, copie des papiers d'Auguste Chaverondier, fonds Ludovic Brassart, en cours de classement.

- *Moi, Hugues Aulanier. Journal de l'abbé Aulanier, curé du Brignon (1638-1691).*

Tome 2 : 1641-1650, éditions de la Borne, 1987, 355 pages.

Tome 3 : 1651-1655, éditions de la Borne, 1990, 367 pages.

Tome 4 : 1656-1661, éditions de la Borne, 1995, 283 pages.

Tome 5 : 1662-1667, éditions de la Borne, 2000, 438 pages.

Tome 6 : 1674-1680, éditions de la Borne, 2005, 508 pages.

- Defay Roger (éd.) : *Livre de famille. Notes filiales de bourgeois de Saint-Chamond (1524-1683)*. In *Le Jarez d'hier et d'aujourd'hui*, n° 35, juin 2000, pages 17 à 40 ; et n° 36, décembre 2000, pages 24 à 40.

- *Le livre de raison du docteur Pierre Boyer de Saint-Bonnet-le-Château et de ses descendants*, dont je n'ai pu retrouver l'original, certainement dans une branche de la famille, mais dont des transcriptions partielles ou intégrales sont consultables à la Diana ; voir en particulier, Fleury et Guy Pelletier : *Les Boyer*, 1950, bibliothèque de la Diana, vitrine 19 - rayon 4 (le livre de raison est intégralement retranscrit pages 509 à 562, des rubriques du docteur Pierre Boyer sous Louis XIII à la dernière de Fleury Pelletier en 1908).

- Sanial Bernard (éd.) : *Journal de Jean Clavel du Monastier Saint-Chaffre*. Préface de Martin de Framond. *Les Cahiers de la Haute-Loire*, 2001, 261 pages.

- Fournet-Fayard Alain (éd.) : *Le livre de raison de Claude Dumarest (XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles)*. In Bayon Jacqueline (dir.) : *Vivre et mourir à Saint-Étienne aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles*. PUSE, 1998, 128 pages (pages 71 à 126).

- Durand Vincent (éd.) : *Feurs. Mémoire inédit de l'abbé Jean-François Duguet, curé de Feurs, suivi de L'Histoire de la famine de 1709*. La Diana, 2000 (1<sup>re</sup> édition 1880), 400 pages.

- Durand Vincent (éd.) : *Un registre de famille aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles*. In *Revue forézienne*, 4<sup>e</sup> année, 1870, pages 167 à 173.

- *Les livres de raison et de compte du château de Goutelas* que j'ai dépouillés à la Diana. 3 livres conservés à La Diana, fonds Goutelas, sous les cotes 1 E<sup>7</sup> 212, 1 E<sup>7</sup> 213 et 1 E<sup>7</sup> 684.

- Vanel J-B (éd.) : *La peste à Saint-Genest-Malifaux en 1628. Journal inédit de Louis Jacquemin*. In *Revue du Lyonnais*, 1887(1), pages 279 à 292, 337 à 356 et 417 à 432.

- Malon Benoît : *Souvenirs d'enfance ou Fragment de mémoires*. In Latta Claude : *Benoît Malon, une jeunesse forézienne*. Textes présentés par Claude Latta. Jacques André éditeur et Les Amis de Benoît Malon, 2008, 215 pages.

- *Livre de raison d'Étienne Mège dit Médicis*, bourgeois et chroniqueur du Puy-en-Velay au XVI<sup>e</sup> siècle. Archives départementales de la Haute-Loire, cote 1 J 756.

- Abbé Reure : *La maison Nazarier de Fayolle et le livre de raison d'Étienne Nazarier* (étude et extraits d'un livre de raison et de l'histoire d'une famille du Roannais), 1894.

- Longeon Claude (éd.) : *Le « Livre de Mémoire » d'un protestant forézien (1608-1646)*. [Le livre de raison d'André Peyretier]. In *Études foréziennes*, VII (1974-1975) - *La vie religieuse en Forez*, 1975, pages 91 à 106.

- *Notes de l'abbé Ranchon, curé de Saint-Cyr-au-Mont-d'Or (1752-1805)*, éditées et commentées par l'abbé Duplain. In *Revue du Lyonnais*, 1891(2), pages 15 à 25, 75 à 85, 145 à 160 217 à 227 et 316 à 324.
  - Remuzon Thierry et Boy Michel (éd.) : *Le livre de raison du maître papetier Louis Richard. Chroniques Historiques d'Ambert et de son arrondissement*, n° hors-série 17, 1991, 82 pages.
  - Vallet Gérard (éd.) : *Livre de raison de Louis et François Thévenon, serruriers à Montbrison (1782-1846)*, *Cahiers de Village de Forez*, n° 71, 2010, 34 pages.
  - Pouzols-Napoléon Philippe (éd.) : *Le manuscrit dit « Thiollière de L'Isle », 1617-1779. In Saint-Étienne, Histoire et Mémoire*, n° 228, décembre 2007, pages 42 à 52.
  - *Journal d'un curé de Vaise* (messire Salicis). In *Revue du Lyonnais*, 1877(1), pages 443 à 449.
- Enfin, j'ai retrouvé à la Diana la copie d'une pièce de 1726 sur l'hôpital de Saint-Bonnet-le-Château, cote 1 F42 212 26-33.

## Bibliographie sélective

- Barou Joseph : *Les pauvres de l'Hôpital du Bourgneuf, 1745-1753*. Article in *Bulletin de La Diana*, tome XLVIII (4), 1983, pages 125 à 151.
- Barou Joseph : *Les enfants abandonnés à Montbrison au temps de Louis XV. Étude des registres de l'hôpital Sainte-Anne (1715-1772)*. Article in *Bulletin de La Diana*, tome XLVIII (8), 1984, pages 355 à 381.
- Bellin Gaspard : *Un livre de raison*. Articles in *Revue du Lyonnais*, 1887(2), octobre, pages 295 à 301.
- Béroujon Anne : *Peuple et pauvres des villes de la France moderne. De la Renaissance à la Révolution*. Armand Colin, 2014, 334 pages.
- Boy Michel : *La crise de 1693-1694 à Ambert*. Article in *Chroniques Historiques d'Ambert et de son arrondissement*, 1989, pages 56 à 59.
- Boy Michel : *Les années de misère. La crise de 1709-1711 à Ambert et en Livradois*. Article in *Chroniques historiques du Livradois-Forez*, n° 33, 2011, pages 15 à 24.
- Canard Jean : *Le temps qu'il faisait. Chronique du temps passé et notes de météorologie ancienne (XVI<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècle) glanées en Forez et en Lyonnais*, 1991 (1<sup>re</sup> édition 1960), 146 pages.
- Canard Jean : *Les pestes en Beaujolais, Forez, Jarez, Lyonnais du XIV<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle*, 2007, rééditions, 163 pages.
- Chappey Jean-Luc et Gainot Bernard : *Atlas de l'empire napoléonien. 1799-1815. Vers une nouvelle civilisation européenne*. Autrement, 2<sup>e</sup> édition 2015, 96 pages.
- Collectif : *Savigneux hier et aujourd'hui*. Savigneux, 2005, 157 pages (pour notre sujet, le chapitre 5 par Claude Latta : « La population et la société rurale au XVIII<sup>e</sup> siècle », pages 47 à 51).
- Cornette Joël : *L'affirmation de l'État absolu*, Hachette, 8<sup>e</sup> édition 2014, 351 pages.
- Darnton Robert : *Le grand massacre des chats*. Les Belles Lettres, 2011 (1<sup>re</sup> édition 1984), 376 pages.
- Dousson Jean-Claude : *Aspects des migrations temporaires en Livradois au XVIII<sup>e</sup> siècle*. Article in *Chroniques historiques d'Ambert et de son arrondissement*, 1989, pages 77 à 84.
- Farge Arlette : *Le bracelet de parchemin. L'écrit sur soi au XVIII<sup>e</sup> siècle*. Bayard, 2014 (1<sup>re</sup> édition, 2003), 117 pages.
- Fournial Étienne (dir.) : *Saint-Étienne. Histoire de la ville et de ses habitants*. Horvath, 1976, 428 pages (pour notre sujet, surtout le chapitre 6 par Jean-Pierre Gutton : « Les deux derniers siècles de l'Ancien Régime », pages 133 à 159).
- Gascon Richard et Latta Claude : *Une crise urbaine au XVII<sup>e</sup> siècle. La crise de 1693-1694 à Lyon : quelques aspects démographiques et sociaux*. Articles in *Cahiers d'Histoire*, VIII, 1963 (4), pages 371 à 404.

- Geremek Bronislaw : *Truands et misérables dans l'Europe moderne (1350-1600)*. Gallimard/Julliard, Archives, 1980, 246 pages (réédition en 2014, Gallimard, Folio).
- Goubert Pierre : *Clio parmi les hommes. Recueil d'articles*. EHESS, 1976, 310 pages.
- Goubert Pierre : *Louis XIV et 20 millions de Français*. Fayard, dernière édition (augmentée) 1991 (1<sup>re</sup> édition 1966), 348 pages (nombreuses réimpressions en livre de poche, collection « Pluriel »).
- Goubert Pierre : *Beauvais et le Beauvaisis de 1600 à 1730. Contribution à l'histoire sociale de la France au XVII<sup>e</sup> siècle*. Dernière édition 2013, Publications de la Sorbonne, « Les classiques de la Sorbonne », avec une préface de Daniel Roche, LXXII + 771 pages.
- Goubert Pierre : *L'avènement du Roi-Soleil, 1661*. Dernière édition Folio Gallimard 2014 (1<sup>re</sup> édition 1967), 403 pages.
- Goutorbe Francis : *L'hôpital de Roanne du XVII<sup>e</sup> siècle à nos jours*. Article in *Village de Forez*, n° 67-68, octobre 1996, pages 10 à 21.
- Gutton Anne-Marie : *Les Foréziens et la mort, XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle*. Article in *Études foréziennes*, VII (1974-1975) - *La vie religieuse en Forez*, 1975, pages 75 à 89.
- Gutton Jean-Pierre : *L'Hôpital de Champdieu du XVI<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle. Une institution d'assistance originale*. Article in *Études foréziennes*, I - Mélanges, 1968, pages 127 à 134.
- Gutton Jean-Pierre : *Un document sur les hôpitaux de Montbrison au début du XVIII<sup>e</sup> siècle*. Article in *Bulletin de la Diana*, tome XL (6), 1968, pages 241 à 246.
- Gutton Jean-Pierre : *La société et les pauvres. L'exemple de la généralité de Lyon, 1534-1789*. Les Belles Lettres, 1971, LV + 504 pages.
- Gutton Jean-Pierre : *L'État et la mendicité dans la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle. Auvergne, Beaujolais, Forez, Lyonnais*. Centre d'Études foréziennes, 1973, 248 pages.
- Gutton Jean-Pierre : *La société et les pauvres en Europe (XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles)*. PUF, 1974, 207 pages.
- Lachiver Marcel : *Les années de misère. La famine au temps du Grand Roi. 1680-1720*. Fayard, 1991, 573 pages.
- Latta Claude : *Histoire de Montbrison*. Horvath/La Diana, 1994 (réédition 1995), 251 pages.
- Laversanne Jacques : *Le Rio do Rey, 1689-1694. Première jonction des eaux des sources de la Semène au Furan*. Article in *Bulletin Historique du Haut Pilat*, n° 21, 2013, pages 97 à 141.
- Le Moullec Pierre : *Être prêtre dans le Livradois au XVII<sup>e</sup> siècle*. Article in *Chroniques historiques du Livradois-Forez*, n° 31, 2009, pages 47 à 66.
- Le Roy Ladurie Emmanuel : *Les paysans français d'Ancien Régime. Du XIV<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle*. Le Seuil, 2015, 284 pages.
- Loudenot Claude : *Quelques aspects de l'évolution de la population de Saint-Anthème*. Article in *Chroniques Historiques du Livradois-Forez*, n° 27, 2005, pages 180 à 185.
- Merley Jean (dir.) : *Histoire de Saint-Étienne*. Privat, 1990, 320 pages (pour notre sujet, surtout le chapitre 3 par Christian Sigel : « Le premier essor (XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle) », pages 73 à 105).
- Missol Léon (docteur) : *La famine de 1573, épisode de l'Histoire de Villefranche en Beaujolais, d'après les Archives communales*. Article in *Revue du Lyonnais*, 1873 (1), janvier, pages 26 à 33.
- Missol Léon (docteur) : *Notice historique sur l'Ancien Hôpital de la Quarantaine ou des pestiférés de Villefranche en Beaujolais*. Article in *Revue du Lyonnais*, 1873(1), avril, pages 243 à 259, mai, pages 342 à 354 ; 1873 (2), juillet, pages 31 à 44, et août, pages 121 à 136.
- Rivière Daniel : « *Qui plus a plus convoite* » : 60 proverbes pour une sagesse. Article in *L'Histoire*, n° 25, juillet-août 1980, pages 80 à 82.
- Thermeau Gérard Michel (dir.) : *Une histoire de Saint-Étienne*. Actes Graphiques, 2011, 414 pages (pour notre sujet, le chapitre 2 par Christian Sigel : « L'atelier du royaume », pages 45 à 103).

- Vachez Antoine : *Les livres de raison dans le Lyonnais et les provinces voisines*. Lyon, SD (communication de 1891), 71 pages.
  - Vallet Gérard : *La peste en Forez d'après les livres de raison*. Article in *Village de Forez*, n° 117, avril 2013, pages 32 à 39.
  - Vallet Gérard : *Crainte et prévention de la peste à Montbrison en 1664*. In *Village de Forez*, n° 118, octobre 2013, pages 11 à 15.
  - Vallet Gérard : *De l'agriculture au négoce au XVIII<sup>e</sup> siècle : les « marchands » d'Estivareilles*. Articles in *Bulletin des amis du pays de Saint-Bonnet-le-Château*, n° 16, 2002 (parution en septembre 2003), pages 26 à 47.
  - Vovelle Michel (dir.) : *L'état de la France pendant la Révolution (1789-1799)*. La Découverte, 1988, 598 pages.
- forezhistoire*, site Internet créé et alimenté par Joseph Barou.

## Remerciements

Je tiens à exprimer toute ma gratitude au groupe de la revue *Village de Forez*, aux autres membres de son comité de rédaction avec lesquels les échanges furent fructueux lors de la préparation de ce *Printemps de l'histoire*, au Centre Social de Montbrison qui permet cette publication. Ma reconnaissance va plus particulièrement à Maurice Damon qui a supporté mon retard d'écriture, à Claude Latta et Jo Barou, fidèles amis, pour leur précieuse relecture et, en ce qui concerne ce dernier, pour son énorme labeur de mise en page de ce fascicule. Bien évidemment, j'assume les interprétations et les imperfections de ce travail. GV (mars 2015).

### *Cahiers de Village de Forez*

**n° 135, 1<sup>er</sup> trimestre 2015**

**Site : [villagedeforez.montbrison42.fr](http://villagedeforez.montbrison42.fr)**

**Siège social** : Centre Social, 13, place Pasteur, 42600 Montbrison.

**Directeur de la publication** : Joseph Barou.

**Rédaction** : Joseph Barou, Maurice Damon, Claude Latta.

**Les cahiers de Village de Forez** sont publiés par le **Groupe d'histoire locale** du **Centre Social** de Montbrison.

**Comité de coordination** : Geneviève Adilon, Joseph Barou, Pascal Chambon, Maurice Damon, Pierre Drevet, André Guillot, Claude Latta, Paul Valette.

**Comité de rédaction** : Geneviève Adilon, Daniel Allézina, Gérard Aventurier, Daniel Baby, Joseph Barou, Maurice Bayle, Claude Beaudinat, Gérard Berger, Danielle Bory, Richard Bouligaud, Michelle Bouteille, Roger Briand, Albert Cellier, Pascal Chambon, Jean Chassagneux, Antoine Cuisinier, Maurice Damon, Pierre Drevet, Roger Faure, Jean-Guy Girardet, André Guillot, Joël Jallon, Claude Latta, Gabriel Mas, Stéphane Prajalas, Jérôme Sagnard, Alain Sarry, Pierre-Michel Therrat, Paul Valette, Gérard Vallet.

**Dépôt légal** : 1<sup>er</sup> trimestre 2015

**ISSN-0241-6786**

**Impression** : Gravo-clés, 65, rue Tupinerie, 42600 Montbrison.